

Les Aventures d'Alice au pays des merveilles

Carroll, Lewis (1832-1898). Les Aventures d'Alice au pays des merveilles. 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

15

cent.

LES LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE

31

Aventures d'Alice au Pays des Merveilles



LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, rue Montparnasse, Paris (6^e)

LE VOLUME, 15 CENT.; FRANCO, 20 CENT.; ÉTRANGER, 25 CENT.

LES LIVRES ROSES

№ VOLUMES PARUS №

Nos

1. — Contes d'Enfants (7 contes).
2. — Cendrillon, et autres Contes (6 contes).
3. — Voyage de Gulliver à Lilliput.
4. — Contes de Grimm (6 contes).
5. — Aladin et la Lampe merveilleuse.
6. — Gulliver chez les Géants.
7. — Sindbad le Marin.
8. — Histoires d'Animaux (9 histoires).
9. — Contes d'Afrique (6 contes).
10. — Le Nain jaune, et autres Contes (3 contes).
11. — De Janvier à Décembre.
12. — Les Enfants dans les Bois, et autres Contes.
13. — Fables d'Ésope.
14. — La Rose magique.
15. — Contes fabuleux de la Grèce antique (6 contes).
16. — Budge et Toddie.
17. — Ivanhoé.
18. — La Petite Blanche-Neige, et autres Contes.
19. — Au Pays des Merveilles (3 contes).
20. — Le Tailleur fou et le Calife Cigogne.
21. — Le Roi Arthur et les Chevaliers de la Table-Ronde.
22. — Le Géant aux Cheveux d'or (3 contes).
23. — La Princesse volée.
24. — La Sirène ou le Palais sous la mer.
25. — Les Mauvais Tours de Goupil le Renard.
26. — Le Sapin merveilleux.
27. — Les Cygnes sauvages.
28. — Aventures du baron Munchausen.
29. — Un Dimanche au Jardin des Plantes.
30. — Le Renard nigaud et la petite Poule avisée.

Pour paraître le 16 avril 1910.

N° 32. — Aventures d'Alice au Pays des Merveilles (fin).

**LES LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE**

Collection Stead

AVENTURES D'ALICE au Pays des Merveilles

Par Lewis CARROLL.

Adaptation française par B. H. GAUSSERON,
Agrégé de l'Université.



31 GRAVURES

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS

13-17, rue Montparnasse. — SUCCURSALE : rue des Écoles, 58.

Seq 2024394



Mes Chers Amis,

Nous allons vous raconter aujourd'hui un rêve, un rêve étrange que fit Alice, une petite fille anglaise, et qui, déjà raconté aux jeunes Anglais de votre âge, les a tous vivement intéressés. Nous espérons qu'il en sera de même pour vous.

Alice aime les bêtes dont elle observe curieusement les caractères et les habitudes. A la ville, elle avait coutume de fréquenter le Jardin Zoologique dont certains hôtes l'ont particulièrement frappée ; elle est maintenant à la campagne, en vacances, et ce sont nos animaux familiers dont la vie la passionne. Elle a visité des fermes et assisté aux ébats des poules et des canards ; elle s'est promenée dans la campagne en amie de tous les êtres qui la peuplent. Elle a rencontré au mois de mars cet hurluberlu de lièvre qui, grisé par les premiers rayons du soleil, va courir comme un fou à travers champs, tombant dans tous les pièges que lui tendent ses ennemis. Elle a observé la course rapide du lézard sur le vieux mûr, les cabrioles du loir dans les arbres fruitiers, le bond de la grenouille au bord des mares et le vol bruyant des pigeons sur les toits. Les toutes petites bêtes elles-mêmes, les insectes, ont attiré son attention, et elle a été émerveillée par la robe émeraude d'une grosse chenille cheminant gravement sur un champignon rouge. Mais un animal l'a particulièrement intriguée : c'est Jeannot Lapin. Elle l'a souvent aperçu le soir gambader sur l'herbe, et au moindre bruit disparaître dans son terrier. Où va-t-il ainsi ? Quelle est donc cette demeure souterraine et inaccessible ? Comme elle voudrait pouvoir se faire toute petite et y pénétrer à la suite du Lapin Blanc !...

Alice a lu beaucoup de contes et elle est persuadée que si la plupart des fées habitent le centre de la terre, ces longues galeries doivent certainement conduire à leurs merveilleux palais. — Mais comment y parvenir ?

C'est en y songeant que par une chaude journée d'été Alice s'est endormie sur le gazon, à l'ombre d'un arbre. — Elle fait alors un rêve étrange, plein de bizarreries comme le sont presque tous les rêves, et au cours duquel il lui arrive les aventures les plus burlesques.

Nous vous les retraçons ici : puisse cette jolie histoire, mes chers amis, rappeler en vous le frais souvenir de vos courses champêtres ! — Puisse-t-elle aussi développer votre jeune imagination et, en vous familiarisant avec les êtres qui vivent et souffrent autour de nous, contribuer à vous garder pour plus tard, quand vous serez grands, le plus précieux des trésors : un cœur simple et aimant !

LES ÉDITEURS.

Paraîtra le 16 avril. — **Aventures d'Alice au pays des merveilles** (*Fin*).

— *le 7 mai.* — **Robinson Crusoe** (*1^{re} Partie*).

Alice au Pays des Merveilles



CHAPITRE I. — DANS UN TERRIER DE LAPIN

Alice commençait à être très fatiguée de rester étendue près de sa sœur, sur le gazon, sans avoir rien à faire, quand tout à coup un Lapin Blanc avec des yeux roses passa en courant tout près d'elle.

Il n'y avait à cela rien de très remarquable, et Alice ne trouva pas non plus très extraordinaire d'entendre le Lapin dire en se parlant à lui-même : — « Mon Dieu, mon Dieu ! je

serai en retard ! » Mais quand le Lapin tira positivement une montre de la poche de son gilet, y regarda et poursuivit son chemin d'un pas accéléré, Alice sauta sur ses pieds, car l'idée venait de lui traverser l'esprit qu'elle n'avait encore jamais vu un lapin ni avec une poche de gilet, ni avec une montre à en tirer. Brûlant donc de curiosité, elle courut après lui à travers le champ, et arriva juste à temps



LES PAROIS ÉTAIENT GARNIES DE PLACARDS ET D'ÉTAGÈRES.

pour l'apercevoir qui piquait une tête dans une large ouverture de terrier, sous la haie.

L'instant d'après, Alice s'y enfonçait derrière lui, sans se demander le moins du monde comment elle en sortirait.

Le terrier allait d'abord tout droit comme un tunnel, puis il devenait subitement perpendiculaire, si subitement qu'elle n'eut pas une seconde pour songer à s'arrêter, avant de se trouver dégringolant dans ce qui lui parut être un puits très profond.

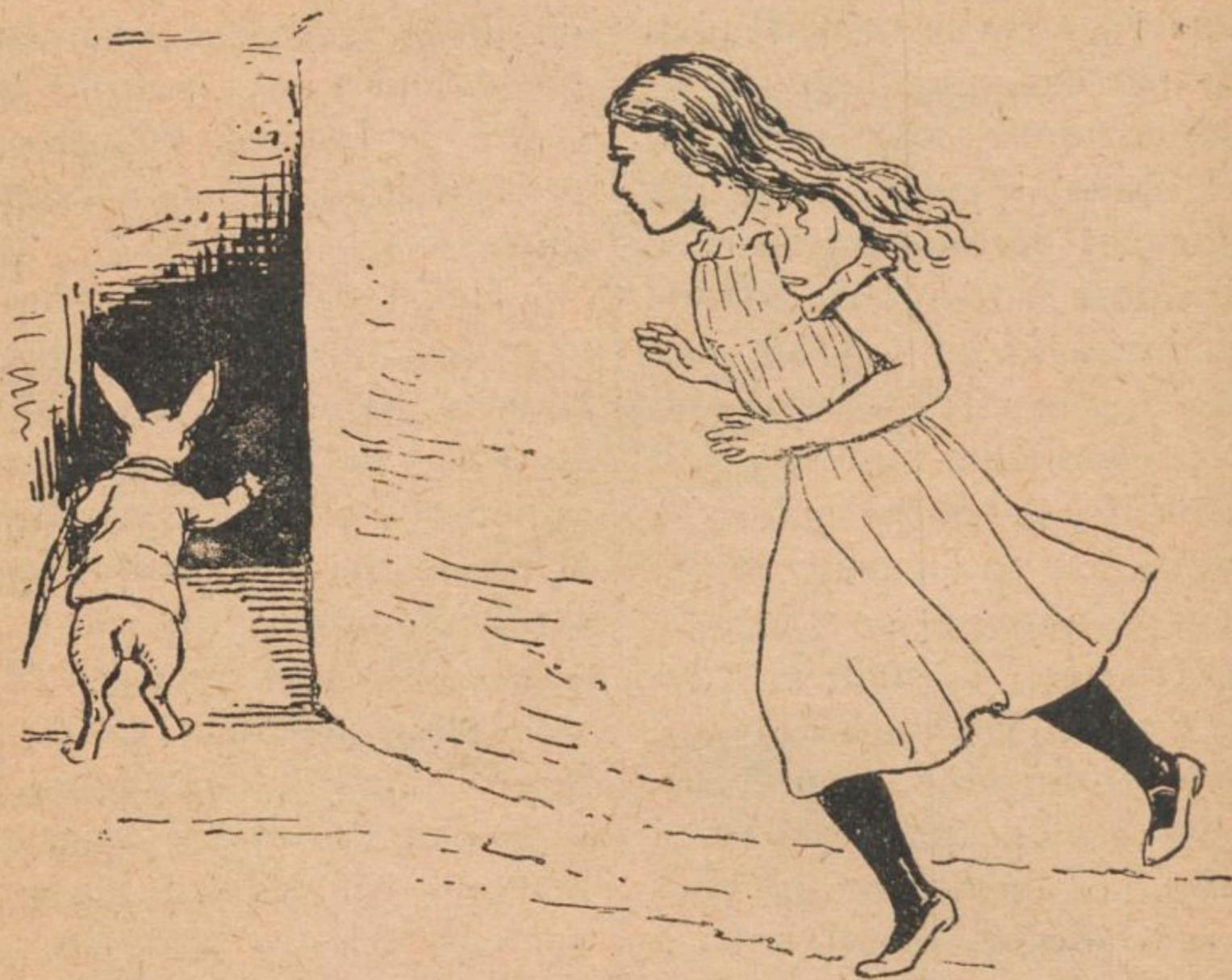
Elle regarda les parois de ce puits, et remarqua qu'elles étaient garnies de placards et d'étagères; de place en place, elle voyait des cartes et des tableaux accrochés à des clous. Elle prit un pot sur une des étagères, en passant; il portait cette étiquette : MARMELADE D'ORANGE. Malheureusement il était vide.

« Ma foi! » se disait Alice; « après une chute comme celle-ci, ça me sera bien égal de tomber dans notre escalier! » Elle dégringolait toujours plus bas. Est-ce que cette dégringolade ne finirait jamais? « Je me demande de combien de kilomètres est ma chute, jusqu'à présent »,

dit-elle tout haut. « Je dois être quelque part aux environs du centre de la terre. Voyons un peu! ça ferait plus de six mille kilomètres.

» Mais je vais peut-être continuer de tomber à *travers toute* la terre! Comme ce sera drôle de sortir de l'autre côté, au milieu des gens qui marchent la tête en bas! Il faudra bien, vous comprenez, que je leur demande le nom du pays. S'il vous plaît, Madame, est-ce la Nouvelle Zélande ou l'Australie? Et la dame se dira: — Quelle ignorante petite fille, de me faire une telle question! — Non, on ne peut pas demander ça. Si seulement je voyais le nom écrit quelque part! »

En bas, en bas, toujours plus bas! Comme il n'y avait rien autre chose à faire, Alice se remit bientôt à parler. « Dinah me trouvera joliment de moins ce soir, je suppose! » (Dinah était la chatte.) « J'espère qu'on n'oubliera pas sa soucoupe de lait à l'heure du thé. Dinah, ma chère, je voudrais vous avoir ici, à dégringoler avec moi. Il n'y a pas de souris dans l'air, j'en ai peur; mais vous pourriez attraper une chauve-souris,



vous savez. Seulement les chats mangent-ils les chauves-souris, je me le demande? »

La fillette anglaise était forte en français pour son âge; mais elle ne connaissait pas encore la fable de La Fontaine qui répond à cette question; de sorte qu'elle continuait à se la faire quand soudain, pan! pouf! elle s'abattit sur un tas de brindilles et de feuilles sèches, et la chute s'arrêta là.

Alice se remit lestement sur ses pieds. Devant elle était un long passage que le Lapin Blanc

suivait d'un pas rapide. Vite comme le vent, elle s'élança sur ses traces et elle l'entendit qui disait, à un tournant de la galerie : — « Par mes oreilles et mes favoris, comme il se fait tard! » Il fallait qu'elle fût bien près de lui; mais quand, à son tour, elle eut franchi le tournant, le Lapin avait disparu. Elle se trouva dans une longue salle basse, éclairée par une rangée de lampes qui pendaient de la voûte.

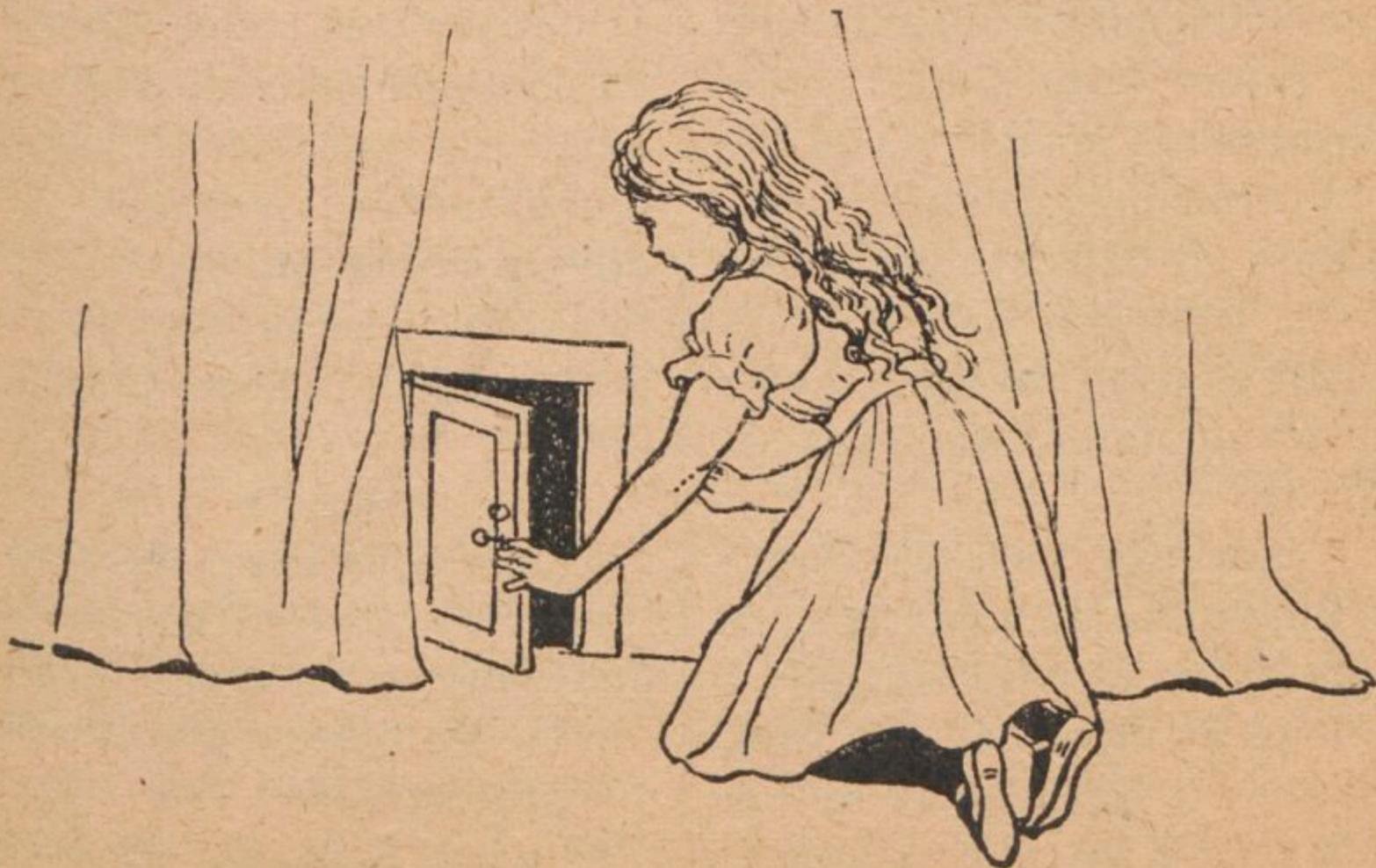
Il y avait des portes tout autour de la salle, mais elles

étaient toutes fermées à clef. Alice essaya de les ouvrir les unes après les autres et, n'y parvenant pas, vint vers le milieu de la pièce, inquiète, cette fois, de savoir comment elle en sortirait.

Tout à coup, elle vit devant elle une petite table à trois pieds, tout entière en verre massif. Il n'y avait dessus qu'une minuscule clef d'or, et Alice pensa aussitôt que c'était peut-être celle d'une des portes ; mais, hélas ! la clef était trop petite pour en ouvrir aucune. Cependant, en faisant ce second tour, elle rencontra un rideau baissé, qu'elle n'avait pas remarqué tout d'abord ; derrière

ce rideau était une petite porte d'environ 40 centimètres de haut. Elle mit la petite clef d'or dans la serrure de la petite porte, et fut ravie de voir que l'une ouvrait l'autre.

Quand celle-ci fut ouverte, Alice vit qu'elle donnait sur un petit corridor ; elle s'agenouilla et aperçut au bout du court passage le plus délicieux jardin qu'on puisse imaginer. Elle aurait bien aimé se promener parmi ces parterres de fleurs éclatantes et ces fraîches fontaines, mais elle ne pouvait même pas introduire sa tête dans l'entrée. « Et même si ma tête passait, » se disait la pauvre Alice, « ça ne servirait pas à





grand'chose si mes épaules ne suivaient pas. »

Ça ne servait pas à grand'chose non plus d'attendre près de cette petite porte; aussi revint-elle à la table. Cette fois il y avait une petite bouteille dessus, et, attachée au goulot de la bouteille, était une étiquette en papier avec ces mots : *BUVEZ-MOI*, imprimés en grosses lettres.

C'était très bien de dire : « Buvez-moi ! » mais la sage petite Alice n'était point fille à le faire à l'étourdie. — « Non, dit-elle ; il faut d'abord voir si c'est ou non marqué « poison ».

Comme la bouteille n'était *pas* marquée « poison », Alice se hasarda à y goûter, et trouvant la liqueur très bonne (le goût en était comme celui d'un mélange de tarte aux cerises, d'œufs-au-lait, d'ananas, de dindon cuit en broche, de caramel et de rôties au beurre), elle l'eut bientôt vidée jusqu'au fond.

* * * *

— « Quelle curieuse sensation ! » dit Alice. Il me semble que je me rentre en moi-même, comme les tubes d'une lunette d'approche. »

Et c'était bien cela, en effet,

Elle n'avait plus que vingt-cinq centimètres de haut, et son visage brilla de plaisir à la pensée qu'elle était maintenant de la taille voulue pour aller par la petite porte dans le délicieux jardin.

Mais la pauvre Alice jouait de malheur. Quand elle fut à la porte, elle s'aperçut qu'elle avait oublié la petite clef d'or. Elle retourna à la table pour la prendre, mais alors elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas y atteindre. Elle la voyait très distinctement à travers la transparence du verre et elle fit de son mieux pour grimper à un des pieds de la table, mais c'était trop glissant. Après avoir essayé jusqu'à se fatiguer, la pauvre s'assit sur le plancher et pleura.

— « Allons ! ça ne sert de rien de pleurer comme ça ! » se dit-elle sévèrement. « Je vous conseille de vous remuer, et à l'instant même, Mademoiselle ! »

Ses yeux tombèrent alors sur une petite boîte de verre qui était sous la table. Elle l'ouvrit et trouva dedans un tout petit gâteau sur lequel était écrit

avec des raisins de Corinthe :
CROQUEZ-MOI.

— « Eh bien, je m'en vais le croquer », dit Alice ; « s'il me fait grandir, je pourrai atteindre la clef, et s'il me fait rapetisser, je pourrai passer sous la porte ; de sorte que, des deux façons, j'entrerai dans le jardin ; après quoi, arrive que plante, comme dit notre jardinier ! »

Elle en mangea une petite parcelle et se dit avec anxiété : — « De quel côté ? En haut ou en bas ? » et elle tenait sa main sur le sommet de sa tête pour savoir comment elle augmentait — en petitesse ou en grandeur. Elle fut tout à fait surprise de constater que sa taille restait la même. Sans doute, c'est ce qui arrive généralement quand on mange du gâteau ; mais Alice était déjà si bien habituée à ne s'attendre qu'à des choses extraordinaires, que celles qui suivaient la routine commune lui semblaient assommantes et stupides.

Elle se mit donc franchement à l'œuvre et eut vite avalé tout le gâteau.

* * * *



CHAPITRE II

OCÉAN DE LARMES

— « De plus en plus curieux, c'est-y pas vrai? » s'écria Alice à qui l'étonnement faisait oublier les enseignements de sa grammaire. « Voilà qu'à présent je me développe comme une gigantesque lunette! ... Adieu, mes petons! » ajouta-t-elle en regardant ses pieds, déjà si loin de ses yeux qu'ils allaient bientôt être hors de vue. « Oh! mes pauvres petits petons, qui vous mettra vos bas et vos souliers, mes chéris? Je n'en serai sûrement pas capable! Je serai beaucoup trop loin pour m'occuper de vous. Que voulez-vous que je vous dise? arrangez-vous de votre mieux! »

Comme elle parlait ainsi, sa tête frappa contre la voûte de la salle; elle avait alors un peu plus de 2 mètres 70 de haut. Elle se saisit immédiatement de la petite clef d'or et courut à la porte.

Malheureuse Alice! Tout ce qu'elle put faire fut de se coucher sur un côté et de regarder d'un œil dans le jardin



mais pour y pénétrer, la chose était plus impossible que jamais. Elle s'assit encore et se remit à pleurer, versant des litres de larmes, tant qu'il se forma autour d'elle une vaste mare, qui allait jusqu'au milieu de la salle et qui avait bien un décimètre de profondeur.

Au bout d'un certain temps, elle entendit un petit piétinement dans le lointain. C'était Lapin Blanc qui revenait, magnifiquement habillé, avec une paire de gants de chevreau blancs dans une main et un grand éventail dans l'autre. Il arrivait en trottinant tant qu'il pouvait et murmurait à part soi :

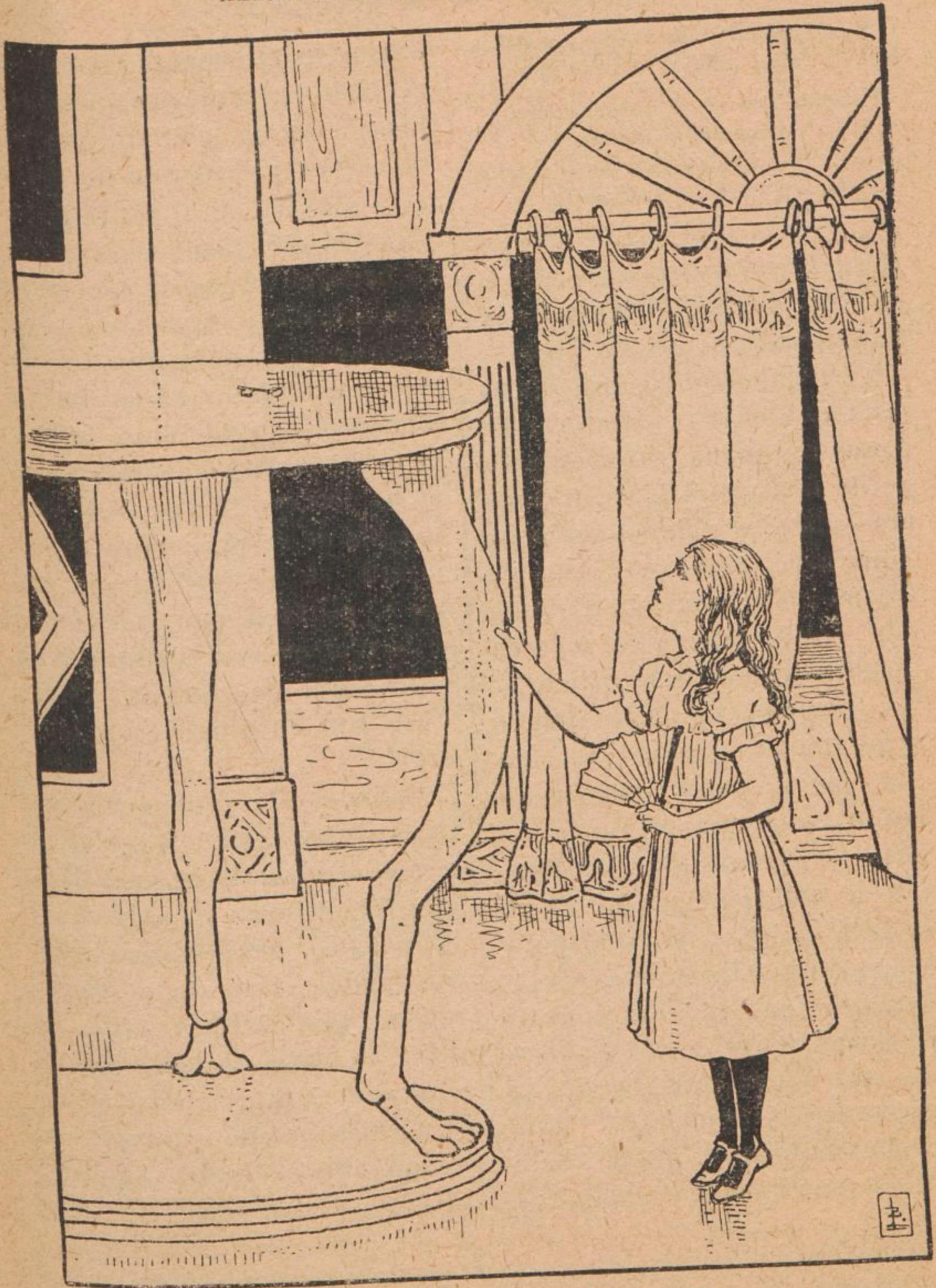
— « Oh ! la Duchesse ! la Duchesse ! Elle sera furieuse si je la fais attendre ! » Alice était si désespérée qu'elle était prête à demander le secours de n'importe qui ; elle commença donc, lorsque le Lapin arriva près d'elle, à lui dire d'une voix timide et faible : — S'il vous plaît, Monsieur... » Le Lapin tressaillit violemment, laissa tomber les gants de chevreau blancs et l'éventail et déguerpit aussi vite que ses jambes pouvaient le porter. Alice ramassa

l'éventail et les gants, et continua, se parlant à elle-même :

— « Dieu, Dieu ! comme tout est bizarre aujourd'hui ! Et dire qu'hier les choses allaient juste comme à l'ordinaire ! Je me demande si on m'a changée pendant la nuit. Réfléchissons un peu ! Étais-je bien la même quand je me suis levée ce matin ? Je crois presque me rappeler que je me sentais un peu différente. Mais si je ne suis pas la même, la question est de savoir qui je suis ? »

« Je suis sûre que je ne suis pas Ada, car les cheveux d'Ada sont en longues, longues boucles, et les miens ne sont pas en boucles du tout. Je suis sûre aussi que je ne peux pas être Mabel, car je sais un tas de choses, et elle, elle en sait si peu ! Mais est-ce que je sais bien encore ce que je savais hier ? Essayons un peu de réciter : « Comment le petit.... » Elle croisa ses mains sur ses genoux et commença ; mais sa voix avait un son enrôlé qu'elle trouvait étrange, et les mots qui lui venaient n'étaient pas les mêmes que d'habitude :

Comment le petit crocodile a-t-il
Pu faire ainsi briller sa queue ?



ELLE NE POUVAIT PAS Y ATTEINDRE.

Il sait épandre, en la vase du Nil,
Sur ses écailles d'or l'eau bleue.

Sa gueule s'ouvre en un rire inviteur
Et sa forte griffe s'allonge ;
Et le fretin, confus d'un tel honneur,
Entre ses mâchoires se plonge (1).

« Je suis sûre que ce ne sont pas les vraies paroles », dit la pauvre Alice, dont les yeux se remplirent encore de larmes. « C'est Mabel que je suis apparemment, et il me faudra aller demeurer dans sa misérable petite maison et n'avoir, pour ainsi dire, pas de jouets pour jouer avec, mais tant, tant de leçons à apprendre ! » Comme elle disait cela, elle regarda machinalement ses mains et fut surprise de voir qu'elle avait, tout en parlant, mis un des petits gants blancs du Lapin. « Comment ai-je pu faire ça ? » pensa-t-elle. « Est-ce que je redeviens petite ? » Elle se leva et alla à la table pour s'y mesurer. Elle trouva qu'elle avait, autant qu'elle pouvait en juger, soixante centimètres de haut, à peu près, et qu'elle décroissait rapidement. Elle découvrit bientôt que la cause de ce rapetissement était l'é-

ventail qu'elle tenait à la main, et elle le lâcha précipitamment, juste à temps pour ne pas se rapetisser jusqu'à rien du tout.

— « Je l'ai échappée belle ! » dit-elle, fortement effrayée de ce brusque changement, mais très aise d'exister encore. « Et maintenant, au jardin ! » Et elle courut de toutes ses forces à la petite porte. Mais, hélas ! la petite porte s'était refermée, et la petite clef d'or était sur la table de verre, comme auparavant. « Ça va de pis en pis », pensa la pauvre enfant. « Je n'ai encore jamais été si petite que ça, jamais ! Non, c'est trop fort ; c'est trop fort, vrai ! »

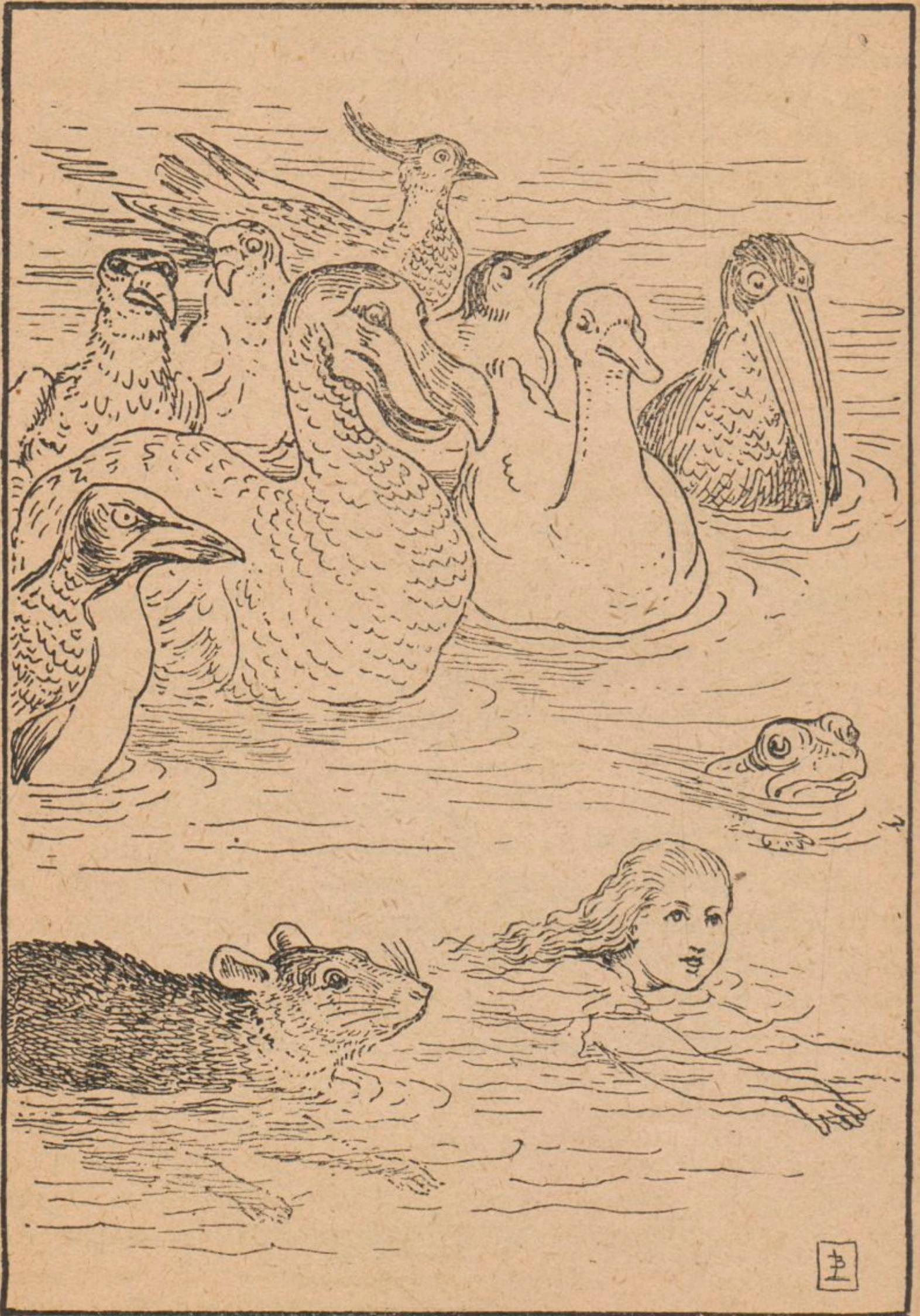
Comme elle prononçait ces mots avec véhémence, son pied glissa, et instantanément, flac ! elle fut jusqu'au menton dans l'eau salée. Sa première idée fut qu'elle était, d'une façon quelconque, tombée dans la mer. Mais elle ne tarda pas à comprendre que c'était l'océan de larmes qu'elle avait pleuré quand elle avait deux mètres soixante-dix de haut.

(1) Ces vers, comme ceux qu'on trouvera plus loin, sont la parodie de poésies que tous les petits Anglais apprennent par cœur.



H. P.

OU EST MA CHATTE?



ALICE OUVRAIT LA MARCHE — OU PLUTOT LA NAGE.

— « Je voudrais bien n'avoir pas tant pleurniché ! » dit Alice en nageant pour tâcher d'atterrir. « Je vais en être punie tout à l'heure, je le crains, en me noyant dans mes propres pleurs ! Ce sera drôle à coup sûr ! D'ailleurs, tout est drôle aujourd'hui. »

A ce moment, elle entendit quelque chose qui clapotait dans la mare, à quelque distance d'elle, et elle nagea dans cette direction pour voir ce que c'était. Elle crut d'abord que c'était un morse ou un hippopotame ; mais elle réfléchit judicieusement qu'elle était maintenant toute petite, et elle se rendit compte que ce n'était qu'une souris qui avait glissé dans l'eau comme elle.

— « Tout est si extraordinaire en ce pays, qu'il me paraîtrait parfaitement vraisemblable qu'elle parlât, » pensa Alice. En conséquence elle commença : — « O Souris, savez-vous un moyen de sortir de cette mare ? Je suis très fatiguée de nager là-dedans de tous les côtés, ô Souris ! » Mais la Souris ne répondit point.

— « Elle ne comprend peut-être pas l'anglais », pensa alors

Alice. Ce doit être une souris française. » Elle reprit donc : — « Où est ma chatte ? » — C'était la première phrase de son livre d'exercices français. La souris sursauta brusquement hors de l'eau, pour y retomber toute frémissante de peur. — « Oh ! je vous demande pardon ! » s'écria vivement Alice. « J'avais complètement oublié que vous n'aimez pas les chats. »

— « Je n'aime pas les chats ! » cria la Souris d'une voix aiguë et véhémence. « Aimeriez-vous les chats, *vous*, si vous étiez moi ? »

— « Dame ! peut-être que non », répondit Alice d'un ton conciliant. « Ne vous fâchez pas ! Pourtant je voudrais pouvoir vous montrer notre chatte Dinah. Je pense que vous prendriez du goût pour les chats, si seulement vous la voyiez. C'est une chère créature si tranquille », continua-t-elle en nageant paresseusement de ci et de là dans l'océan de ses larmes ; « et elle ronronne si gentiment près du feu, léchant ses pattes et s'en lavant la figure ; et elle est si douce, si bonne à embrasser et à dorloter ; et elle s'entend si bien à prendre les



« AHEM! » FIT LA SOURIS.

souris!... Oh! je vous demande pardon! » s'écria une seconde fois Alice en s'interrompant, car tous les poils de la Souris s'étaient hérissés et il n'y avait pas à douter qu'elle ne se sentît offensée gravement. « Nous ne parlerons plus du tout de Dinah! »

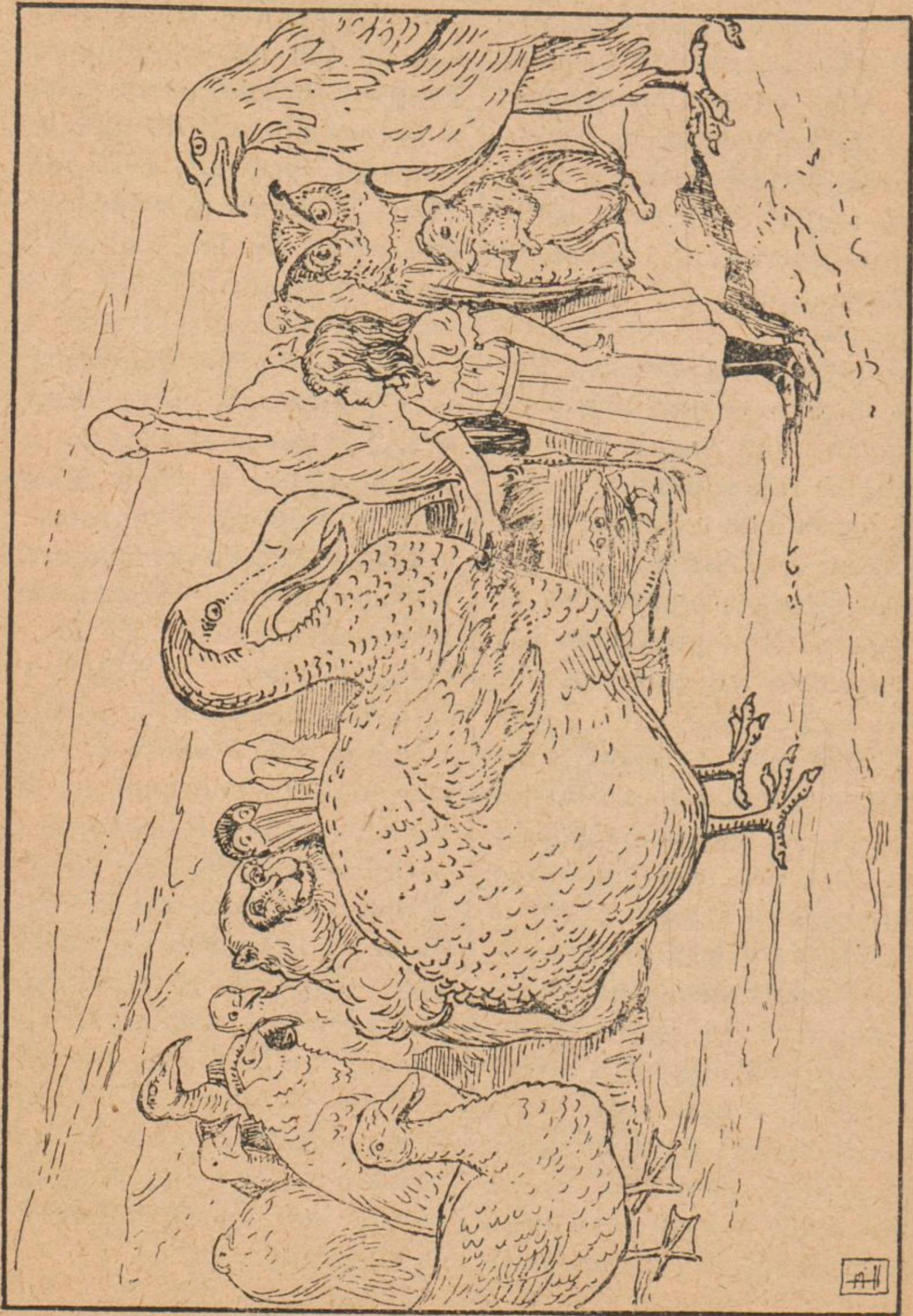
— « Vraiment, nous? » s'écria la Souris qui tremblait jusqu'au bout de la queue. « Comme si je voudrais jamais, moi, parler d'un tel sujet! Notre famille a toujours *haï* les chats — des êtres malpropres, bas et vulgaires! N'en prononcez pas de nouveau le nom devant moi! »

— « Je m'en garderai! » dit Alice. « Aim... aimez-vous les chiens? » La Souris ne répondit pas, et Alice continua avec chaleur : — « Il y a un si gentil petit chien, près de notre maison! J'aurais du plaisir à vous le montrer! Un petit terrier aux yeux brillants, vous savez? et avec de longs, longs poils bruns bouclés! Il va chercher les choses, quand on lui en jette; il fait le beau pour avoir son dîner et il exécute toute

sorte d'exercices. Il appartient à un fermier qui ne le donnerait pas pour deux mille francs, tant il lui est utile. Il dit qu'il tue tous les rats et... Oh! mon Dieu! je crains de vous avoir offensée! » Le fait est que la Souris s'éloignait d'elle à la nage tant qu'elle pouvait.

Alice la rappela doucement. — « Souris, ma chère! Revenez, je vous en prie! Nous ne parlerons pas de chats, ni de chiens non plus, si vous ne les aimez pas. » En entendant ceci, la Souris fit volte-face et revint lentement vers Alice. Sa figure était très pâle. — « Allons au rivage, » fit-elle. « Là je vous conterai mon histoire et vous comprendrez pourquoi je déteste les chats et les chiens. »

Il était du reste grand temps d'aller au rivage, car la mare devenait littéralement encombrée d'oiseaux et d'animaux qui y étaient tombés — un Canard, un Dodo, un Lori, un Aiglon et plusieurs autres bêtes curieuses. Alice ouvrait la marche — ou plutôt la nage, et toute la troupe se dirigea vers la rive.



LE DODO LUI PRÉSENTA SOLENNELIEMENT LE DÈ.

C
biz
sur
ois
sou
leu
to
l'a

na
m
co
m
na
co
to
u
L
d

v
c
c

CHAPITRE III. — COURSE BIZARRE ET DROLE
DE QUEUE

C'était vraiment une troupe bizarre d'aspect, qui s'assembla sur le bord de la mare — les oiseaux avec leurs plumes souillées, les quadrupèdes avec leurs poils collés à la peau, et tous dégouttants d'eau, mal à l'aise et de mauvaise humeur.

La première question fut naturellement de savoir comment on se sécherait. Ils tinrent conseil et, au bout de quelques minutes, Alice trouvait tout naturel de causer avec ces bêtes comme si elle les avait connues toute sa vie. Elle eut même une longue discussion avec le Lori, qui finit par bouder en disant :

— « Je suis plus vieux que vous et je dois savoir mieux que vous ! » Ce qu'Alice ne voulut pas admettre avant de connaître son âge ; mais comme le Lori refusait positivement de le dire, il n'y avait plus à discuter davantage.

A la fin, la Souris, qui semblait avoir de l'autorité parmi eux, cria : — « Asseyez-vous tous et écoutez-moi ! Je vous aurai bientôt suffisamment

séchés ! » Ils s'assirent tous immédiatement en un grand cercle, la Souris au centre. Alice tenait les yeux fixés sur elle avec impatience, car elle sentait qu'elle attraperait certainement un mauvais rhume si elle ne se séchait pas promptement.

— « Ahem ! » fit la Souris d'un air d'importance. « Etes-vous tous prêts ? Voici la chose la plus sèche que je connaisse... Silence partout, s'il vous plaît ! — « Guillaume le Conquérant, dont la cause était favorisée par le Pape, reçut bientôt la soumission des Anglais, qui voulaient des chefs et qui s'étaient sensiblement accoutumés, dans les derniers temps, à l'usurpation et à la conquête. Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie, se déclarèrent pour lui ; et Stigand lui-même, l'évêque patriote de Canterbury, trouva cela expédient... »

— « Trouva quoi ? » dit le Canard.

— « Trouva cela », répliqua la Souris impatientement.

— « Vous savez ce que *cela* signifie, je suppose ? »

— « Je sais parfaitement ce que *cela* signifie quand ce mot indique une chose que je trouve, » répondit le Canard ; « généralement une grenouille ou un ver. La question est de savoir quelle est la chose que l'archevêque trouva ? »

La Souris laissa passer cette question sans réponse ; mais elle se tourna vers Alice et lui demanda avec une certaine nervosité : — « Comment vous sentez-vous à présent, ma chère ? »

— « Aussi mouillée qu'auparavant », dit Alice d'un ton mélancolique. « Ça n'a pas l'air de me sécher du tout. »

— « Dans ce cas », dit solennellement le Dodo en se levant, « ce qu'il y aurait de mieux pour nous sécher, ce serait une Course de Société ou, comme on dit en Amérique, un « Caucus-Race ».

— « Qu'est-ce que c'est qu'un Caucus-Race ? » demanda Alice.

— « Eh bien, dit le Dodo, la meilleure façon de l'expliquer c'est de le faire. »

D'abord le Dodo traça une

piste de course décrivant une sorte de cercle. — « La régularité de la forme ne signifie rien », dit-il. — Puis tous les membres de la société furent placés çà et là le long de la piste, au hasard. Il n'y eut point de : — Une, deux, trois, allez ! — mais ils se mirent à courir chacun à sa guise, partant quand il lui plaisait et s'arrêtant de même, de sorte qu'il n'était pas facile de savoir si la course était finie ou si elle continuait. Cependant, quand ils eurent couru une demi-heure, plus ou moins, et qu'ils furent tous secs, le Dodo cria tout à coup : — « La course est finie ! », et ils se pressèrent tous autour de lui, haletant et demandant : — « Qui a gagné ? »

C'était une question à laquelle le Dodo ne pouvait répondre sans beaucoup de réflexion. A la fin il dit : — « Tout le monde a gagné et chacun a droit à un prix. »

— « Mais qui va donner les prix ? » demandèrent beaucoup de voix en chœur.

— « Dame ! elle, naturellement », dit le Dodo en montrant du doigt Alice ; et tout

la compagnie se groupa immédiatement autour d'elle en criant confusément : — « Les prix ! les prix ! »

Alice n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire. En désespoir de cause, elle mit la main dans sa poche et en tira une boîte de bonbons (l'eau salée heureusement n'y avait pas pénétré) ; elle les distribua en prix, à la ronde. Il y avait juste un bonbon par tête.

— « Mais il faut qu'elle ait un prix elle aussi, vous savez », dit la Souris.

— « Bien entendu », déclara Dodo très gravement. « Qu'est-ce que vous avez encore dans votre poche ? » continua-t-il en s'adressant à Alice.

— « Rien qu'un dé à coudre, » dit Alice avec tristesse.

— « Passez-le-moi », dit le Dodo.

L'attroupement se reforma autour d'elle, pendant que le Dodo lui présentait solennellement le dé, en disant :

— « Nous vous prions de vouloir bien accepter ce joli dé. » Quand il eut achevé cette courte harangue, tout le monde poussa des acclamations.

Alice pensait que toute cette

cérémonie était parfaitement absurde ; mais ils avaient des mines si graves qu'elle n'osa pas rire. Comme elle ne trouvait rien à dire, elle se contenta de s'incliner, et elle prit le dé d'un air aussi solennel qu'elle put.

Il s'agit ensuite de manger les bonbons. Cela n'alla pas sans bruit ni confusion : les grands oiseaux se plaignaient de les avaler trop facilement et de ne pas en sentir le goût, tandis que les petits s'étranglaient et qu'il fallait leur donner des tapes dans le dos. L'opération se termina toutefois sans accident, et ils s'assirent de nouveau en cercle, en priant la Souris de leur conter encore quelque chose.

— « Vous m'avez promis de me conter votre histoire, vous savez », dit Alice, « et de m'apprendre pourquoi vous haïssez Chats et Chiens », ajouta-t-elle tout bas, craignant presque de l'offenser de nouveau.

— « Mon histoire !... La suite en est longue et triste ! » répondit la Souris avec un soupir.

— « C'est une longue suite assurément », reprit Alice, qui regardait d'un œil émerveillé la queue de la Souris, « mais pourquoi l'appellez-vous tris-

te ? » Et cette question continua de lui hanter l'esprit pendant que la Souris parlait, de sorte que le récit de la bestiole lui laissa une impression qui avait à peu près cette forme :

Ferox a dit à
 la souris, Qu'il
 a rencontrée
 au logis :
 « Allons au
 tribunal ;
 je vous cite
 en justice !
 Il est vain
 de tergiverser ;
 Il faut, ma belle,
 y passer ;
 Car je n'ai
 rien à faire
 ici que la
 police. » —
 Et la souris
 dit au :
 roquet :
 — « Pourquoi
 me saisir
 au collet ?
 — Nous n'avons
 ni jurés, ni
 président,
 ni juge. »
 — « Je suis
 le juge
 et le
 jury, »
 répliqua
 Ferox,
 dont
 l'œil
 rit.
 « Je
 vous
 con-
 damne
 à mort,
 sans
 ap-
 pel
 ni
 re-
 fuge ! »



UNE REMARQUABLE SENSATION DANS LA COMPAGNIE.

— « Vous ne m'écoutez pas, » dit la Souris à Alice sévèrement. « A quoi pensez-vous ? »

— « Je vous demande pardon, » répondit Alice très humble. « Continuez, je vous prie. »

— « Je n'en ferai rien », déclara la Souris, qui se leva et s'éloigna.

— « Quel dommage qu'elle ne reste pas ! » soupira le Lori, dès qu'elle fut tout à fait hors de vue ; et une vieille maman Crabe en prit occasion pour dire à sa fille : — « Vois-tu bien, ma chère, c'est une leçon qui doit t'apprendre à ne jamais t'emporter. » — « Tais-toi plutôt, maman ! » répliqua un peu aigrement mademoiselle Crabe ; « tu ferais perdre patience à une huître ! »

— « Que je voudrais avoir ici notre Dinah ! » dit Alice tout haut, s'adressant à ce personnage indéterminé qu'on appelle La Cantonade. « Elle l'aurait vite ramenée ! »

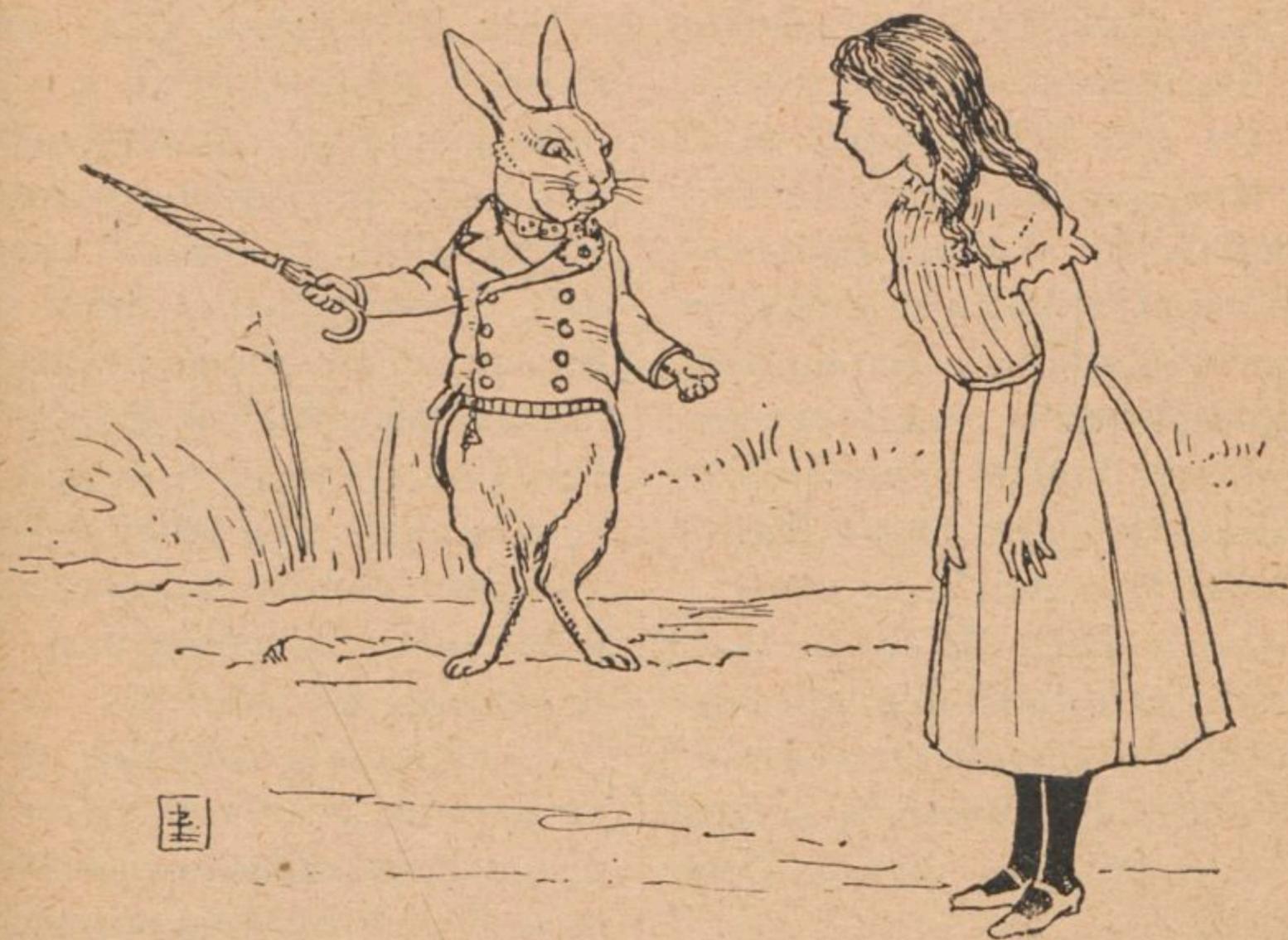
— « Et qui est Dinah, si je peux prendre la liberté de faire cette question ? » dit le Lori.

Alice répondit vivement, car elle était toujours prête à parler de sa favorite : — « Dinah est notre chatte. Vous ne sauriez

croire comme elle prend bien les souris ! Et si vous la voyiez après les oiseaux ! On peut dire qu'elle n'a pas plus tôt aperçu un petit oiseau qu'elle le mange. »

Ce discours produisit une remarquable sensation dans la compagnie. Quelques oiseaux s'envolèrent sans plus tarder. Une vieille pie se drapa soigneusement de ses ailes en disant : — « Il faut vraiment que je rentre : l'air du soir ne vaut rien pour ma gorge ! » Un serin appela ses petits d'une voix tremblante. — « Venez, mes chéris ! Il est grand temps de vous coucher ! » Sous un prétexte ou sous un autre, tous s'éloignèrent et Alice resta seule.

— « Je regrette bien d'avoir parlé de Dinah, » se dit-elle avec mélancolie. « Personne ici ne semble l'aimer, et pourtant je suis sûre que c'est la meilleure chatte du monde. Pauvre chère Dinah ! je me demande si je vous reverrai jamais. » A ce point, la malheureuse Alice recommença à pleurer, car elle se sentait bien seule et bien abattue. Mais au bout d'un moment, elle entendit un petit piétinement qu'elle reconnut, et elle leva vivement les yeux.



CHAPITRE IV. — LE PETIT « BILL » DU LAPIN BLANC

C'était le Lapin Blanc, qui revenait au petit trot en regardant autour de lui d'un air inquiet, comme s'il avait perdu quelque chose. Elle l'entendit murmurer : — « La Duchesse ! la Duchesse ! Oh ! mes chères petites pattes, ma douce fourrure, mes favoris coquets ! Elle me fera exécuter, aussi sûr qu'un furet est un furet !... Où ai-je pu les laisser tomber, je me le demande ? »

En apercevant Alice, il lui cria d'un ton irrité : — « Eh bien, Marie-Anne, qu'est-ce que vous

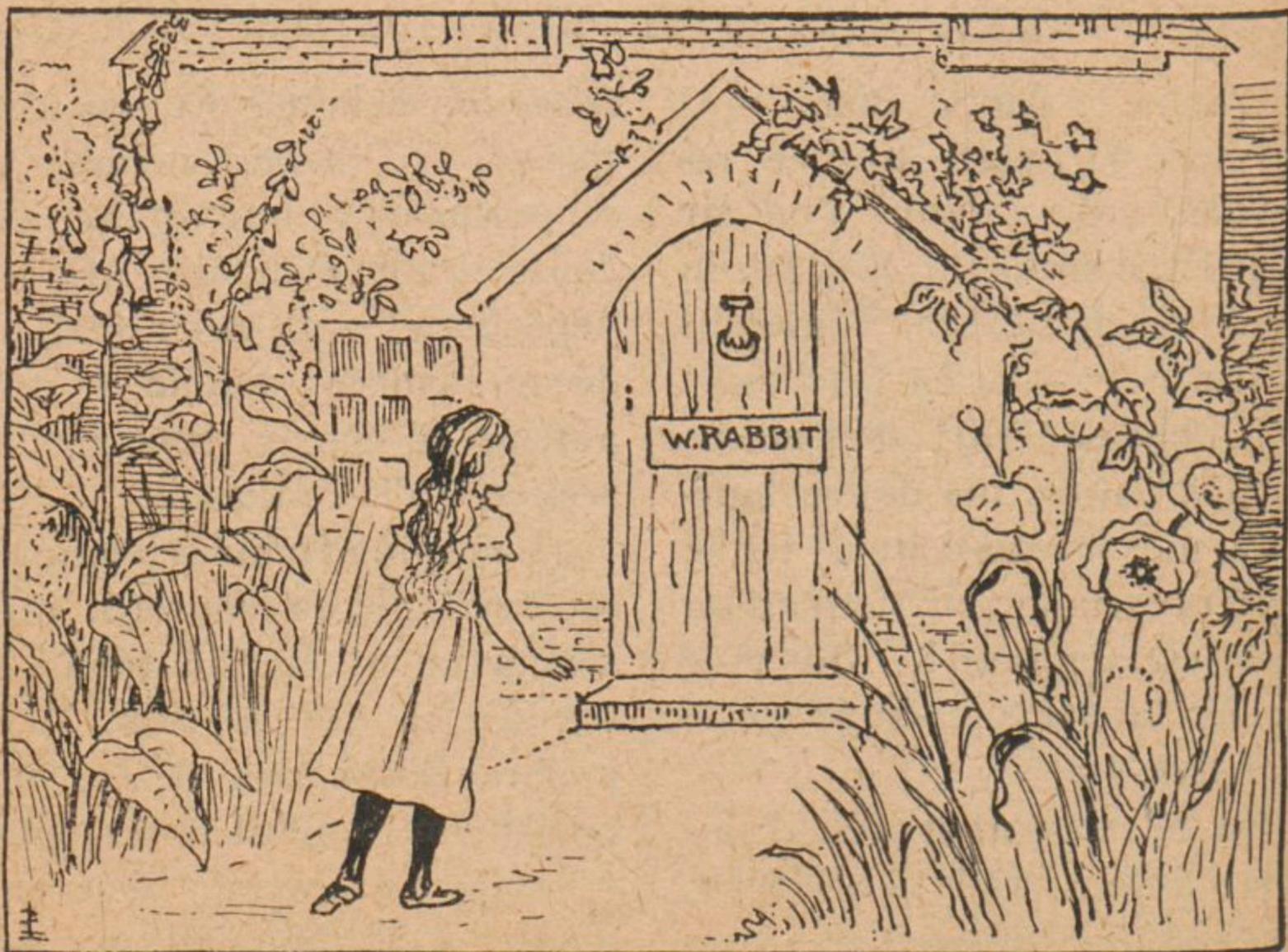
faites ici, dehors ? Courez à la maison à l'instant même, et rapportez-moi une paire de gants et un éventail. Allons, dépêchons ! » Et Alice était si décontenancée, qu'elle se mit aussitôt à courir dans la direction qu'il indiquait.

« Il me prend pour sa bonne ! » se disait-elle en courant. « Il sera joliment étonné quand il découvrira qui je suis. Mais je ferai aussi bien de lui apporter son éventail et ses gants — si je les trouve, bien entendu. » Comme elle parlait

ainsi, elle arriva à une gentille petite maison, qui avait sur sa porte une brillante plaque de cuivre, portant gravé le nom anglais du Lapin Blanc — W. RABBIT. Elle entra sans frapper et monta l'escalier en hâte, talonnée par la peur de rencontrer la réelle Marie-Anne et d'être mise à la porte avant d'avoir trouvé l'éventail et les gants.

— « C'est drôle tout de même », se disait-elle, « de faire des commissions pour un lapin ! Je pense que Dinah m'enverra bientôt faire les siennes, à son tour ! »

Elle était entrée dans une chambre toute petite ; il y avait dans l'embrasure de la fenêtre une table, sur laquelle se trouvaient, ainsi qu'elle s'y attendait, un éventail et deux ou trois paires de minuscules gants de chevreau blancs. Elle prit l'éventail et une paire de gants, et elle allait s'en aller quand ses yeux tombèrent sur une petite bouteille posée près de la glace. Il n'y avait pas, cette fois, d'étiquette avec les mots **BUVEZ-MOI** ; néanmoins elle la déboucha et la porta à ses lèvres. — « Je sais qu'il va sûrement



arriver quelque chose d'intéressant, » se dit-elle. « Chaque fois que je mange ou bois quelque chose, ça ne rate pas. Nous allons voir l'effet de cette bouteille. J'espère qu'elle me fera regrandir, car je suis réellement très fatiguée de ne pas être plus grosse que le poing ! »

Elle la fit regrandir, en effet, et beaucoup plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Elle n'en avait pas bu la moitié que sa tête poussait déjà le plafond, et qu'elle dut se courber pour que son cou ne se cassât pas. Elle continua de grandir et de grandir ; si bien qu'elle fut très promptement obligée de s'agenouiller sur le plancher. Une minute après, ce ne fut plus assez : elle essaya de se coucher, un coude contre la porte et l'autre bras enroulé autour de sa tête. Elle continuait toujours de grandir. Alors, comme dernière ressource, elle passa un de ses bras par la fenêtre et remonta un de ses pieds dans la cheminée. « A présent, » se dit-elle, « je ne peux rien faire de plus. Qu'est-ce que je vais devenir ! »

Heureusement pour Alice, la petite bouteille magique avait produit son plein effet, et la

croissance fut arrêtée. Quelques instants après, elle entendit une voix dehors.

— « Marie-Anne, Marie-Anne ! » criait cette voix ; « apportez-moi mes gants tout de suite ! » Puis il y eut un bruit de petits pas dans l'escalier. Alice savait que c'était le Lapin qui venait la chercher et elle tremblait à en ébranler la maison, oubliant tout à fait qu'elle était en ce moment mille fois grande comme le Lapin et qu'elle n'avait aucune raison d'avoir peur de lui.

Le Lapin, arrivé devant la porte, la secoua. Mais comme elle ouvrait en dedans et que le coude d'Alice appuyait fortement contre elle, la tentative échoua. Alice l'entendit qui se disait : — « Eh bien, je vais faire le tour et entrer par la fenêtre. »

— « C'est ce que vous ne ferez pas ! » pensa Alice. Après avoir attendu un peu, elle crut entendre le Lapin juste au-dessous de la fenêtre ; elle ouvrit et referma vivement la main qu'elle avait dehors ; mais elle ne prit rien ; elle entendit seulement un petit cri, suivi d'une chute et d'un craquement de verre cassé, d'où elle conclut que le



Lapin était tombé sur le châssis des concombres.

Puis une voix irritée — celle du Lapin — cria : — « Pat, Pat, où êtes-vous ? » Et une voix qui lui était inconnue répondit : — « Je suis ici, pardienne ! Je ramasse des pommes, Monsieur ! »

— « Ah ! vraiment, vous ramassez des pommes ! » reprit le Lapin furieux. « Alors, arrivez ! venez m'aider à sortir d'ici... Et maintenant dites-moi, Pat, qu'est-ce qu'il y a dans la fenêtre ? »

— « Sûrement, c'est un bras, Monsieur. »

— « Eh bien, il n'a rien à faire là, en tout cas. Allez l'enlever ! »

Aussitôt Alice ouvrit de nouveau la main et la referma dans l'air. Il y eut cette fois deux petits cris, et d'autres bruits de verre cassé. « Comme il doit y en avoir, des châssis ! » pensa Alice. « Qu'est-ce qu'ils vont faire maintenant ? Me retirer de la fenêtre ?... S'ils en étaient seulement capables ! Je ne tiens certes pas à rester ici davantage ! »

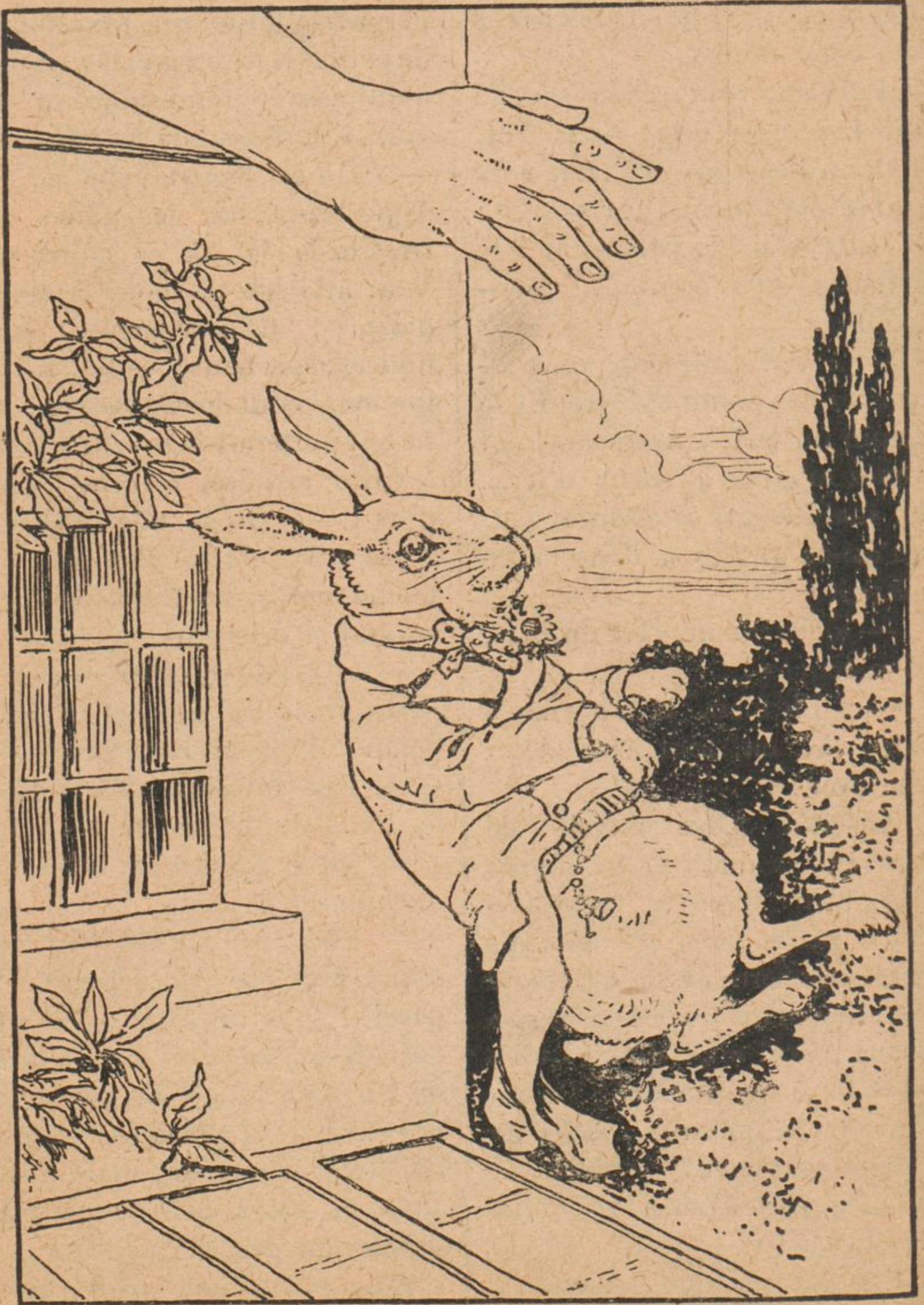
Elle fut quelque temps sans rien entendre. A la fin, elle

perçut comme un roulement de petites charrettes et la rumeur d'un assez grand nombre de voix. Elle distingua ces paroles : — « Où est l'autre échelle ? — Apportez-la ici, les gars ! — Dressez-la ici, à ce coin ! — Non, attachez-les bout à bout d'abord ! Elle n'arrivent pas moitié assez haut ! — Ici, Bill ! prenez le bout de cette corde ! — Le toit portera-t-il ? — Attention à cette ardoise, qui ne tient plus ! — Oh ! elle glisse ! Baissez la tête ! » Il y eut, en même temps, un fracas de choses qui se brisaient.

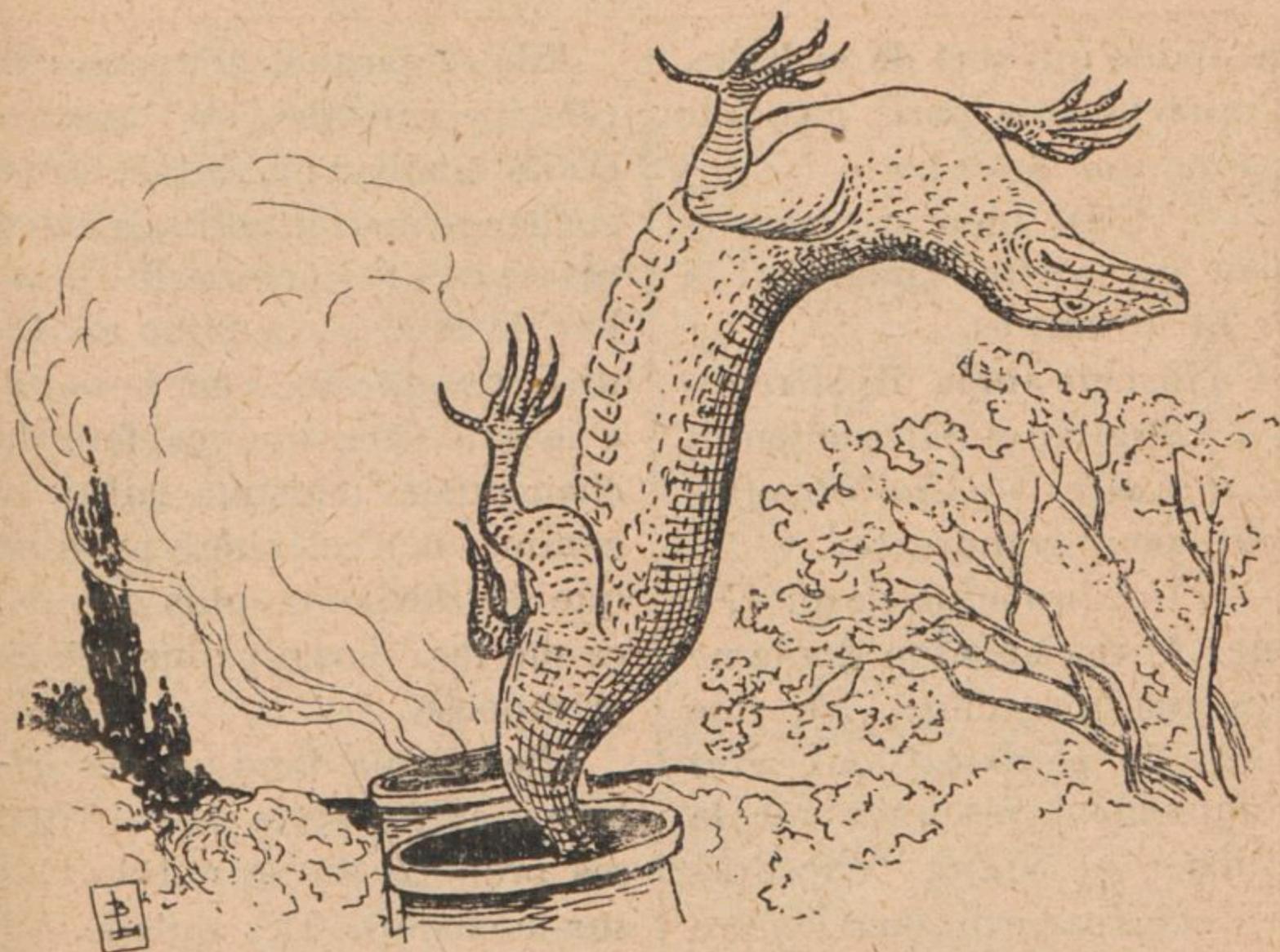
— « Qui a fait cela ? — C'est Bill, j'imagine. — Qui va descendre dans la cheminée ? — C'est Bill qui doit descendre. — Ici, Bill ; le maître dit que vous devez descendre dans la cheminée ! »

— « Oh, oh ! Ainsi Bill va descendre par la cheminée, paraît-il, » se dit Alice. « Ils ont l'air de mettre tout sur le dos de Bill. Ma foi, je ne voudrais pas être à sa place ! Ce foyer est étroit, c'est sûr ; mais c'est égal, je crois que je peux y gigoter un peu. »

Elle retira son pied tant qu'elle put vers le bas de la



ALICE OUVRIT VIVEMENT LA MAIN.



cheminée et attendit. Bientôt elle entendit un petit animal qui grattait et se cramponnait dans le tuyau, un peu au-dessus d'elle. — « C'est Bill, » se dit-elle; elle donna un solide coup de pied de bas en haut et attendit avec intérêt les événements.

La première chose qui se produisit fut un concert de voix criant : — « Voilà Bill! ». Puis la voix du Lapin s'éleva seule : — « Attrapez-le, vous, là, près de la haie! » Puis un silence; puis un autre brouhaha de voix confuses : — « Levez-

lui la tête. — De l'eau-de-vie, maintenant! — Ne l'étranglez pas! — Comment ça va, vieux colon? — Qu'est-ce qui vous est arrivé? — Racontez-nous ça! »

A ces questions entrecroisées répondit une petite voix faible et criarde — celle de Bill, se dit Alice : — « Ma foi, je ne le sais guère... Non, pas davantage, merci. Je vais mieux, maintenant; mais je suis beaucoup trop ébranlé pour parler longuement. Tout ce que je sais, c'est que quelque chose s'est dressé sous moi comme

un diable qui sort de sa boîte, et que je suis parti en l'air comme une fusée ! »

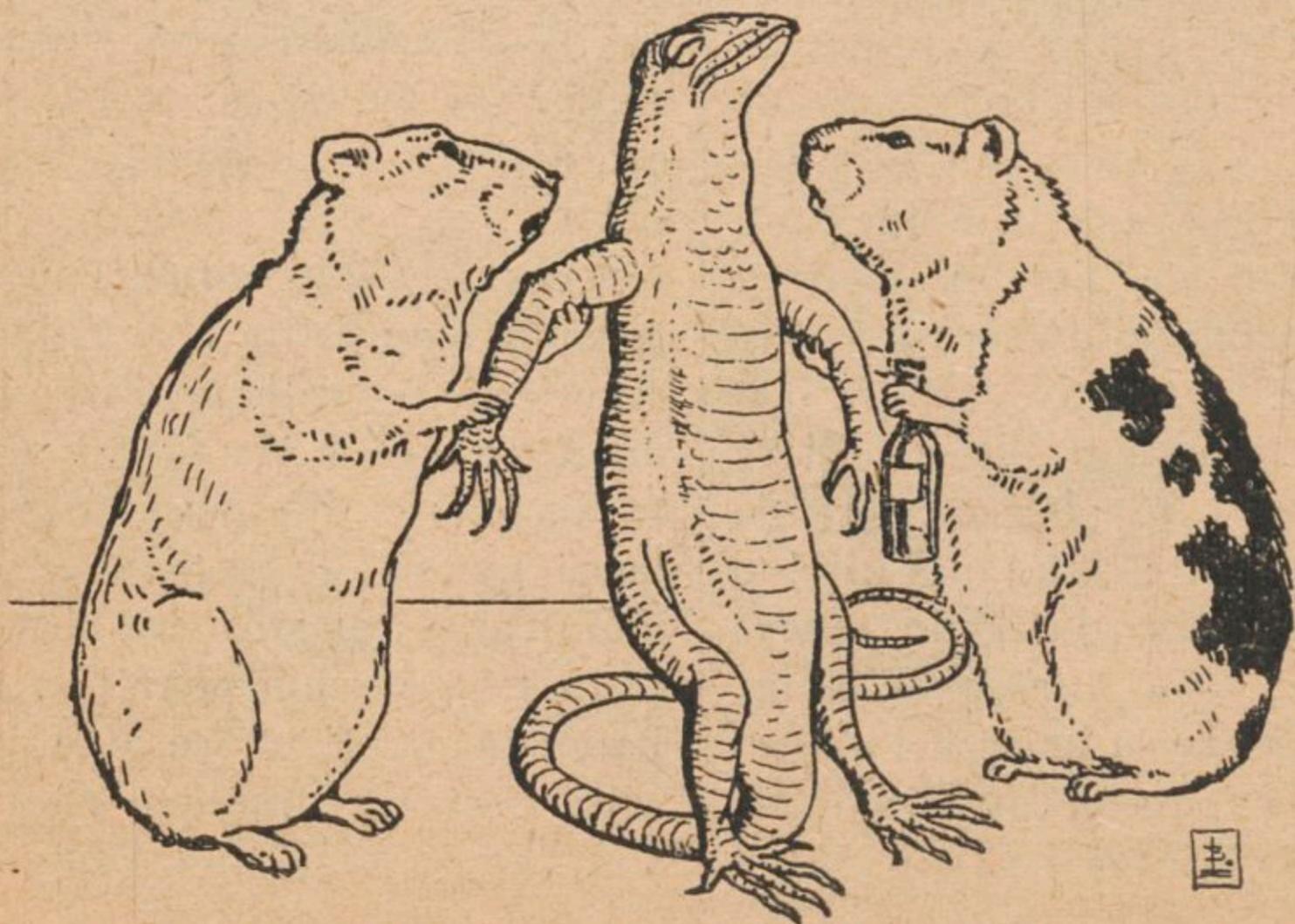
— « C'est bien ça, exactement ça, vieux camarade ! » dirent les autres.

Un instant après, ils se remirent à s'agiter et Alice entendit le Lapin dire : — « Une brouettée suffit, pour commencer. »

— « Une brouettée de quoi ? » pensa Alice. Mais son doute ne dura pas longtemps, car une averse de petits cailloux vint promptement résonner sur le plancher et contre l'encadrement et les carreaux de la fenêtre ouverte. Beaucoup aussi s'abattirent sur elle et sur son bras.

Elle remarqua, non sans une certaine surprise, qu'à mesure qu'ils tombaient, les cailloux se changeaient en petits gâteaux, et une idée lumineuse lui passa par la tête. — « Si je mange un de ces gâteaux, » pensa-t-elle, « je suis sûre que ça fera du changement dans ma taille ; et comme il n'est guère possible que je devienne plus grande, ça me fera devenir plus petite, je suppose. »

Elle croqua donc un des gâteaux, et fut ravie de voir que ses proportions se réduisaient sur-le-champ. Dès qu'elle fut assez petite pour passer par la porte, elle courut hors de la



maison et trouva une foule de petits quadrupèdes et de petits oiseaux qui semblaient attendre. Un Lézard — le pauvre petit Bill — était au milieu, soutenu par deux cochons d'Inde, qui lui faisaient boire quelque chose à même une bouteille. Au moment où Alice parut, tous firent un mouvement pour se précipiter ; mais elle se sauva de toutes ses forces, et fut bientôt en sécurité dans un bois épais.

— « La première chose que j'ai à faire, » se dit-elle en errant dans le bois, « c'est de revenir à ma taille naturelle, et la seconde est de trouver le moyen d'entrer dans ce jardin délicieux. Oui, je crois bien que c'est le meilleur parti à prendre. »

Et en effet, c'était un plan excellent, simple, net et bien combiné ; il n'y avait qu'un malheur : Alice n'avait pas la moindre idée de la manière de s'y prendre pour en commencer l'exécution. — « Voyons, » se demanda-t-elle ; « qu'y a-t-il à faire tout d'abord ? Je suppose que je devrais manger ou boire quelque chose ; mais quoi ? Voilà la question. »



DANS LE BOIS



Alice regarda autour d'elle les fleurs et les brins d'herbe ; mais elle ne vit rien qui lui parût la vraie chose à manger ou à boire dans la circonstance. Il y avait auprès d'elle un grand champignon à peu près de sa taille ; elle eut la curiosité de voir ce qui était dessus. Elle se

dressa sur la pointe des pieds et regarda par-dessus le bord du vaste cryptogame. Ses yeux se rencontrèrent aussitôt avec ceux d'une grosse Chenille bleue assise, les bras croisés et fumant une longue pipe, sans accorder la moindre attention à la petite fille ni à rien autre.

CHAPITRE V. — LES CONSEILS D'UNE CHENILLE

Alice et le ver se regardèrent quelque temps en silence. Enfin celui-ci ôta sa pipe de sa bouche et, d'une voix languissante et endormie :

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

Alice répondit assez timidement : — « Je... je ne le sais pas trop au juste, Monsieur, du moins pour l'instant ; mais je sais qui j'étais quand je me suis levée ce matin ; seulement je crois que je dois avoir

changé plusieurs fois depuis. »

— « Que voulez-vous dire par là? » demanda sévèrement la Chenille. « Expliquez-vous! »

— « Je ne peux pas m'expliquer *moi-même*, j'en ai peur, Monsieur, » dit Alice; « parce que je ne suis pas *moi-même*, voyez-vous? »

— « Je ne vois pas, » dit la Chenille.

— « Je crains de ne pas pouvoir m'exprimer plus clairement, » reprit très poliment Alice; « car je suis la première à n'y rien comprendre. Quand on a eu tant de tailles différentes en un seul jour, les idées s'embrouillent. »

— « Pas du tout, » dit la Chenille.

— « Peut-être ne vous en êtes-vous pas encore aperçu, » dit Alice. « Mais lorsque vous vous serez transformé en chrysalide — ça vous arrivera un de ces jours, vous savez — et après cela en papillon, je pense que vous vous sentirez un peu drôle, ne croyez-vous pas? »

— « Pas le moins du monde. »

— « Il se peut que nos sentiments diffèrent, » dit Alice. « Tout ce que je sais, c'est que

ça me semblerait très drôle, à moi. »

— « Vous? » dit le ver avec mépris. « Qui êtes-vous? »

Cette question les ramenait au début de leur conversation. Alice se redressa et dit, très grave : — « Je pense que c'est vous qui devriez me dire qui vous êtes le premier. »

— « Pourquoi? » dit la Chenille.

C'était encore une question embarrassante. Alice ne trouvant aucune bonne raison à donner et la Chenille paraissant être d'une humeur exécrationnelle, la petite fille tourna le dos pour s'éloigner.

— « Revenez! » cria la Chenille. « J'ai quelque chose d'important à vous dire. »

A cette parole pleine de promesses, Alice revint sur ses pas.

— « Restez calme, » dit la Chenille.

— « Est-ce tout? » dit Alice.

— « Non », dit la Chenille.

Alice pensa qu'elle pouvait bien attendre un peu, d'autant plus qu'elle n'avait rien à faire; et peut-être, après tout, le futur papillon lui dirait-il quelque chose qui vaudrait la peine d'être entendu. Pendant quel-



ALICE SE DRESSA SUR LA POINTE DES PIEDS.

ques minutes, celui-ci tira des bouffées de sa pipe sans rien dire, puis il décroisa les bras, ôta le tuyau de ses lèvres et demanda à Alice :

— « Ainsi vous croyez que vous êtes changée — c'est bien ça ? »

— « J'ai peur de l'être, Monsieur, » répondit Alice. « Je ne me rappelle plus les choses que je savais et je ne reste pas dix minutes avec la même taille. »

— « Vous ne vous rappelez plus *quoi* ? »

— « Eh bien, j'ai essayé de réciter : — « *Comment fait la petite abeille...* » — et les mots me sont venus tous différents, » dit Alice d'un ton plein de mélancolie.

— « Récitez — « *Vous êtes vieux, Papa Guillaume...* », dit la Chenille du ton d'un maître d'école. Alice croisa les mains et commença :

— « Vous êtes vieux, Papa Guillaume, » dit l'enfant,

« Et votre chevelure est blanche.

A votre âge, comment trouvez-vous amusant

De marcher tête en bas, six jours et le dimanche ? »

— « En ma jeunesse, » dit Guillaume à son garçon,

« J'avais trop peur pour ma cervelle ;

A présent, de n'en point avoir, sûr pour de bon,

Je fais le chêne droit, sans plus m'occuper d'elle. »

— « Vous êtes vieux, » reprit l'enfant ; « et vous prenez

Avec de l'âge de la graisse.

Et pourtant comme un clown du cirque vous sautez.

Comment expliquez-vous, Papa, tant de prouesses ? »

— « En ma jeunesse, » dit le sage à cheveux blancs,

« Je me maintins le corps très souple,

Grâce à cet onguent, dont la boîte vaut deux francs.

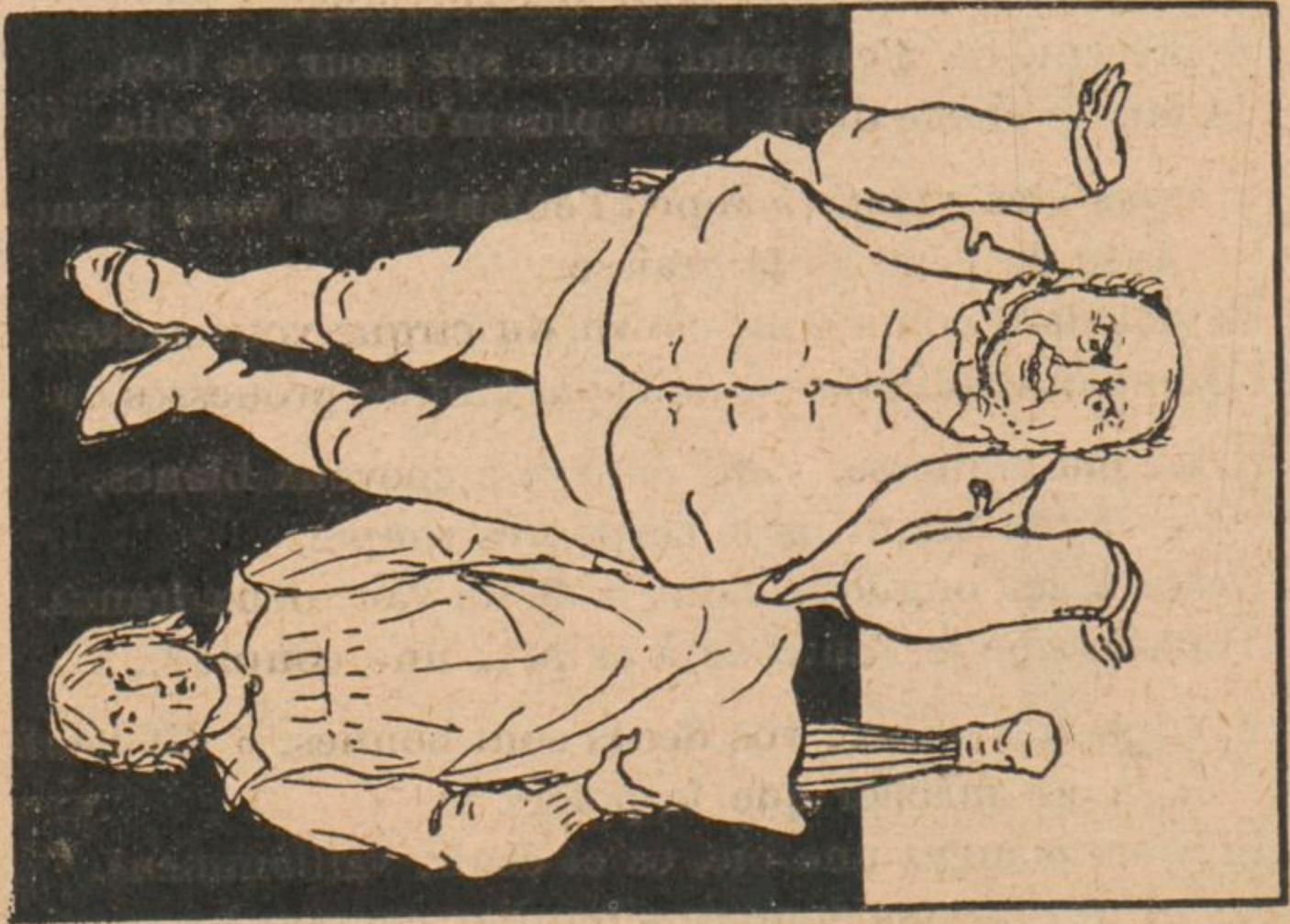
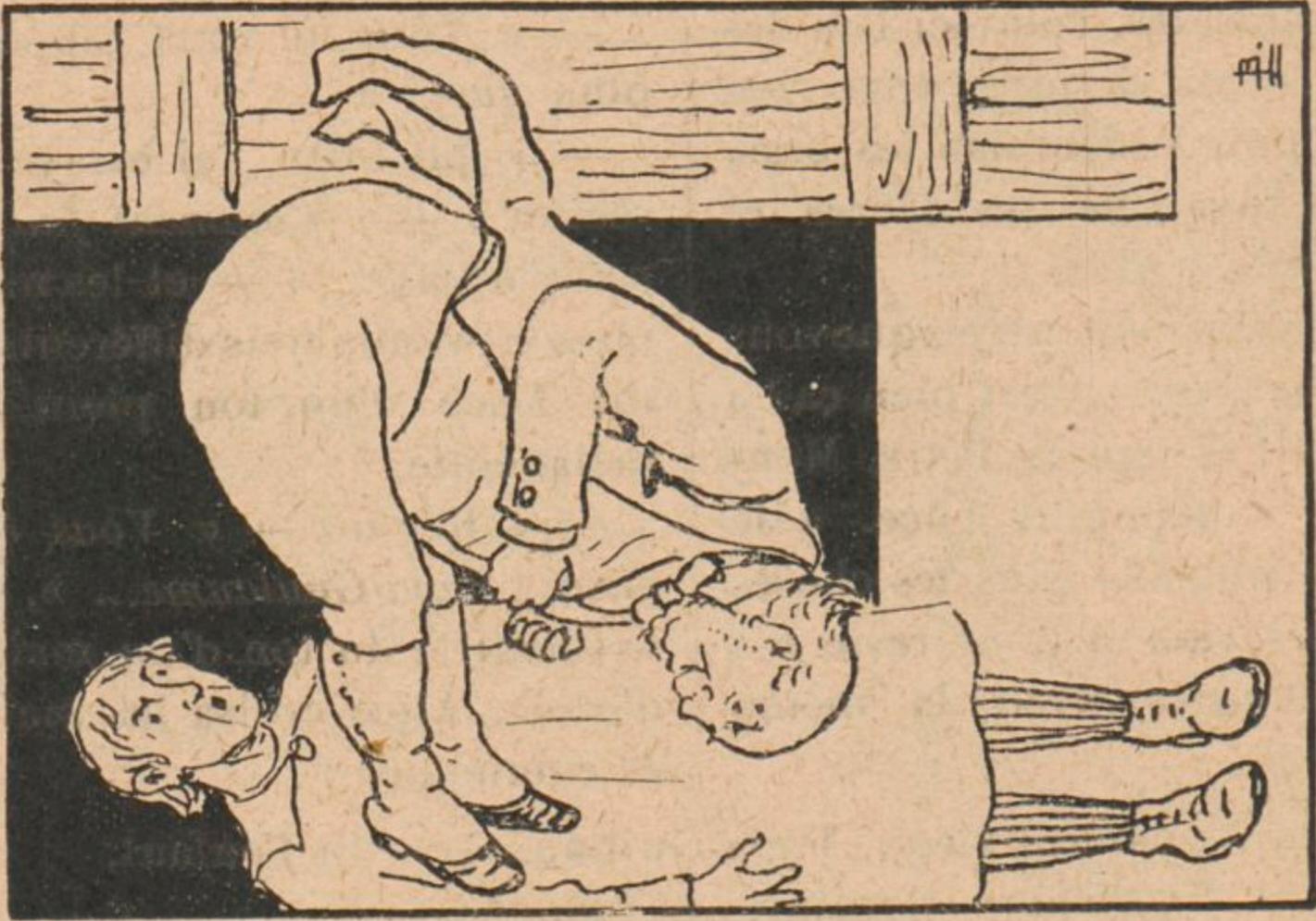
Veux-tu que je t'en cède à ce prix une couple ?.. »

— « Vous êtes vieux ; vos dents sont bonnes, » dit l'enfant,

« A ne mâcher que le potage ;

Et vous mangez une oie, os et chair, vaillamment.

A qui devez-vous donc ce singulier courage ? »



« VOUS ÊTES VIEUX, PAPA GUILLAUME! »

tem
—
peu
« Il
gés.
—
l'au
ton
I
que
ron
—
vou
—
cile
viv
on
sou
—
Ch

— « En ma jeunesse, » dit le vieux, « je fis mon droit
Et discutais avec ma femme.

Mes mâchoires ont pris la force qu'on leur voit
A ces âpres débats, qui plaisaient à la dame. »

— « Vous êtes vieux ; vos yeux rougis sont surmenés ;
Pourtant, comme en votre jeunesse,

Vous tenez une anguille au bout de votre nez
En équilibre. A quoi devez-vous cette adresse ? »

— « J'ai répondu trois fois, mon fils ; ce sera tout.
Tu m'ennuies de forte manière.

Si tu ne finis, — ma patience est à bout —
Je t'enverrai du pied ma réponse au derrière ! »

— « Ce n'est pas dit correc-
tement, » déclara la Chenille.

— « Pas tout à fait, j'en ai
peur, » dit Alice timidement.
« Il y a quelques mots de chan-
gés. »

— « C'est faux d'un bout à
l'autre, » dit la Chenille d'un
ton péremptoire.

Il y eut un silence de quel-
ques minutes, que la Chenille
rompit la première :

— « Quelle taille désirez-
vous avoir ? »

— « Oh ! je ne suis pas diffi-
cile pour la taille, » répliqua
vivement Alice. « Seulement
on n'aime pas à changer si
souvent, vous savez ! »

— « Je ne sais pas, » fit la
Chenille.

Alice se tut ; elle n'avait

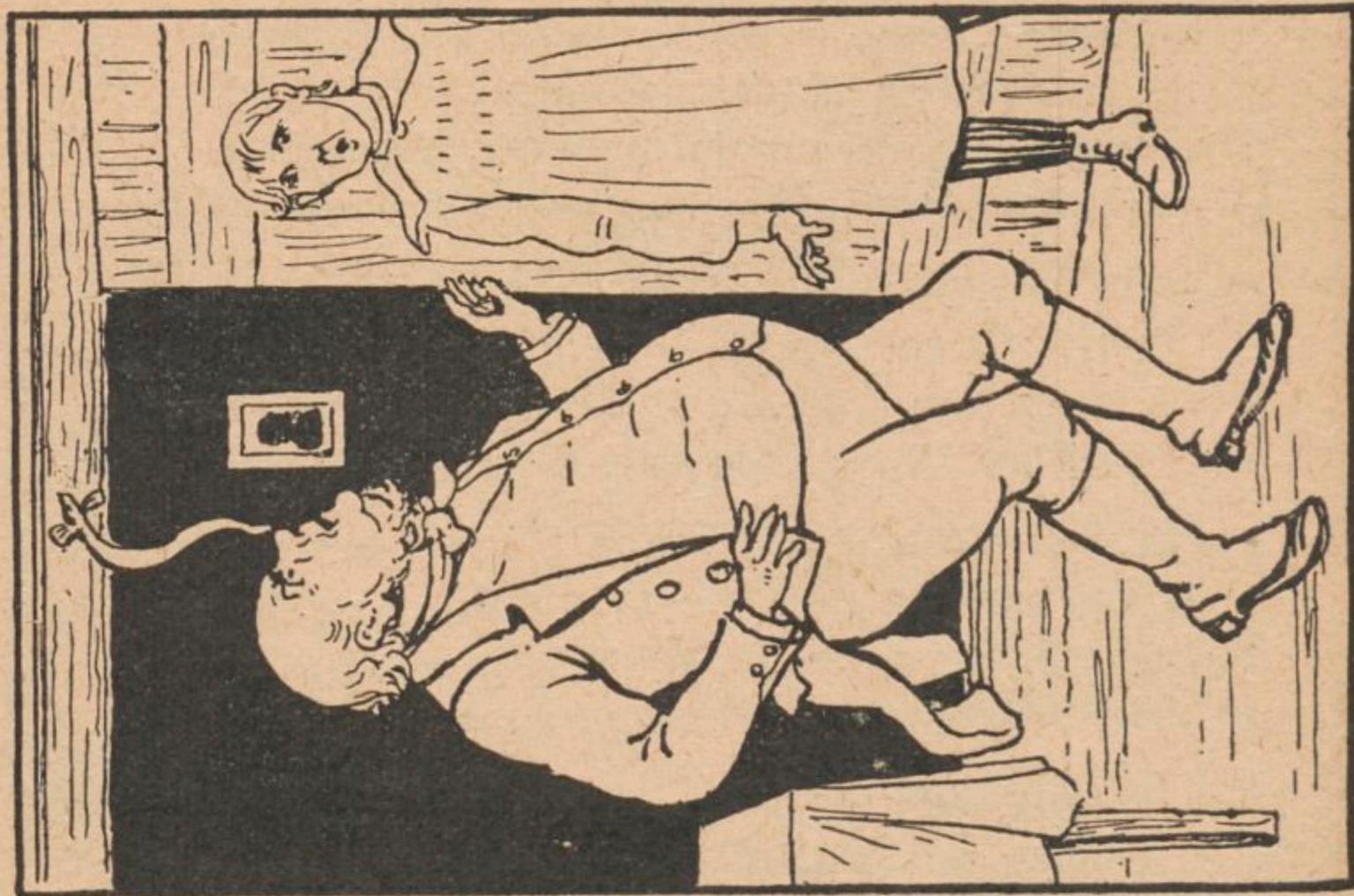
jamais, dans toute sa vie, été
contredite à ce point, et elle
sentait qu'elle allait sortir de
son calme,

— « Êtes-vous contente
comme vous êtes ? » reprit le
ver.

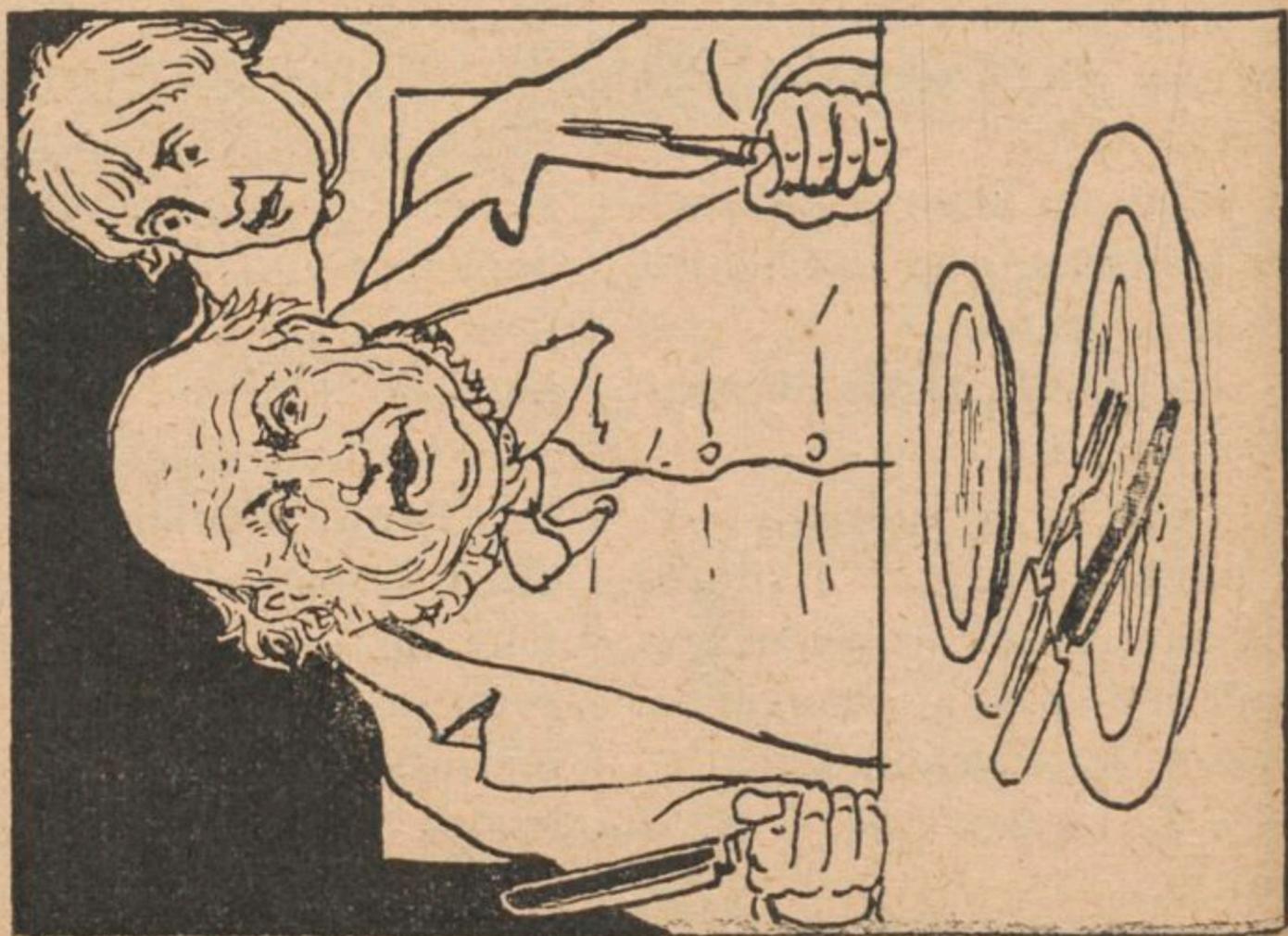
— « Eh bien, j'aimerais à
être un *peu* plus grande, Mon-
sieur, si ça ne vous faisait rien.
Sept centimètres et demi de
haut, c'est tellement pi-
teux ! »

— « C'est, au contraire, une
très bonne hauteur ! » dit la
Chenille en colère et se redres-
sant de toute sa taille (elle
avait exactement sept centi-
mètres).

— « Oui, mais je n'y suis pas
habituée ! » dit la pauvre Alice
en s'excusant. Et elle pensa à



« ET VOUS MANGEZ UNE OIE »



part soi : — « Je voudrais bien que les créatures de ce pays ne fussent pas si faciles à offenser ! »

— « Vous vous y habituerez avec le temps, » dit la Chenille.

Alors elle descendit de son champignon et, avant de s'éloigner, dit simplement :

— « Un côté vous fera grandir et l'autre côté vous fera raccourcir. »

— « Un côté de *quoi*? L'autre côté de *quoi*? » pensait Alice.

— « Du champignon, » dit la Chenille, comme si la question avait été faite tout haut; un instant après, elle avait disparu en rampant dans les herbes.

Alice resta une minute ou deux à regarder le champignon d'un air réfléchi. Elle essaya d'en déterminer les deux côtés; mais comme il était parfaitement rond, la question était difficile à résoudre. En désespoir de cause, elle l'entoura de ses deux bras aussi loin qu'elle put, et cassa un morceau du bord avec chacune de ses mains.

— « Et maintenant voyons ce qu'il en est? » se dit-elle. Elle grignota un peu du mor-

ceau qu'elle avait dans la main droite, pour en essayer l'effet. Instantanément elle sentit un violent coup sous son menton, lequel venait de frapper son pied.

Ce changement subit l'effraya beaucoup. Son menton pressait tellement son pied qu'il lui restait à peine l'espace d'ouvrir la bouche; elle y parvint cependant, et avala une parcelle du morceau qu'elle avait dans la main gauche..

— « Ah! ma tête est libre enfin! » s'écria Alice avec un ravissement qui se changea en alarme quand, l'instant d'après, elle s'aperçut qu'elle avait complètement perdu de vue ses épaules; tout ce qu'elle pouvait voir en regardant en bas, c'était un cou d'une longueur immense, qui semblait s'élever comme une tige d'un océan de feuilles vertes bien au-dessous sa tête.

— « Qu'est-ce que ça peut-être, toute cette verdure? » dit Alice; « et où sont passées mes épaules?... Et vous, mes pauvres mains, comment se fait-il que je ne puisse pas vous voir? » Elle les remuait en disant cela, mais il n'en résul-



CONVERSATION AVEC LA CHENILLE.

tait qu'une petite agitation dans les lointaines feuilles vertes.

Comme il lui paraissait qu'elle n'avait aucune chance de porter ses mains à sa tête, elle essaya de baisser sa tête jusqu'à ses mains. Elle était sur le point de plonger au milieu du feuillage, qui n'était — elle le vit alors — que le sommet des arbres sous lesquels elle errait tout à l'heure — lorsqu'un tapage gênant la fit précipitamment reculer. Un gros pigeon lui avait volé à la figure et la battait violemment de ses ailes.

— « Serpent! » criait le Pigeon.

— « Je ne suis pas un serpent, » dit Alice indignée.

— « Serpent, vous dis-je », répéta le Pigeon d'un ton moins élevé; et il ajouta avec une sorte de sanglot : « J'ai essayé tous les moyens, et aucun n'est bon contre eux! »

— « Je ne sais pas du tout de quoi vous parlez, » dit Alice.

— « J'ai essayé les racines des arbres; j'ai essayé les talus; j'ai essayé les haies », continua le Pigeon comme se parlant à

lui-même. « Toujours ces serpents! Rien ne les éloigne!... Comme si ce n'était pas assez de peine de pondre des œufs et de les couvrir! Il faut encore que je sois nuit et jour sur le qui-vive à cause des serpents!.. Voilà trois semaines que je n'ai pas fermé l'œil!... »

— « Je suis très fâchée que vous ayez eu tant d'ennuis », dit Alice, qui commençait à comprendre.

— « Et juste quand j'ai choisi l'arbre le plus haut du bois, » continua le Pigeon en élevant la voix jusqu'à crier; « juste quand je pensais en être enfin délivré, il faut qu'ils descendent du ciel en se tortillant!... Fi, fi, Serpent! »

— « Mais je ne suis pas un serpent, je vous dis, » répéta Alice. « Je suis... je suis une... une... »

— « Eh bien! qu'est-ce que vous êtes? » reprit le Pigeon. « Je vois bien que vous tâchez d'inventer quelque chose. »

— « Je... je suis une petite fille, » dit enfin Alice, sans grande assurance; car elle se rappelait toute les transformations qu'elle avait subies dans la journée.

— « Voilà une histoire vraisemblable, ma foi ! » dit le Pigeon avec l'accent du plus profond mépris. « J'ai vu beaucoup de jeunes filles, dans ma vie, mais jamais une avec un cou comme ça. Non, non ; vous êtes un serpent, inutile de le nier ! Je suppose que vous allez me dire maintenant que vous n'avez jamais goûté un œuf ? »

— « J'ai goûté des œufs certainement, » dit Alice qui était une enfant très sincère ; « mais les petites filles mangent des œufs tout autant que les serpents, vous savez. »

— « Je ne le crois pas, » dit le Pigeon ; « si elles le font, alors c'est une espèce de serpent, voilà tout ce que je peux dire. Vous êtes en train de chercher des œufs, je le vois bien ; qu'est-ce que ça me fait, que vous soyez une petite fille ou un serpent ? »

— « Cela me fait beaucoup, à moi, » répliqua vivement Alice ; « mais la vérité est que je ne cherche pas des œufs, et si j'en cherchais, je ne voudrais pas des vôtres ; je ne les aime pas crus. »

— « Alors, allez-vous-en ! » dit le Pigeon d'un ton maussade en se raseyant sur son nid. Alice, pliée en deux, se glissa de son mieux entre les arbres, et, se souvenant qu'elle tenait toujours dans ses mains les morceaux du champignon, elle se mit à l'œuvre avec beaucoup de précautions, grignotant d'abord un des morceaux, puis l'autre, et devenant en conséquence tantôt plus grande, tantôt plus petite, jusqu'à ce qu'elle eut réussi à se ramener à sa taille habituelle.

Après avoir marché quelque temps, elle se trouva tout à coup au bord d'un espace découvert, où s'élevait une petite maison haute à peu près d'un mètre vingt. « Qui que ce soit qui demeure ici, » pensa Alice, « je ne peux vraiment pas me présenter à lui avec cette taille ; ce serait à le rendre fou de terreur ! » Elle se mit donc à grignoter le morceau de la main droite et ne se risqua à s'approcher de la maison que lorsqu'elle se fut réduite à une hauteur de 22 centimètres.

CHAPITRE VI. — POIVRE ET COCHON

Elle regardait la maison depuis une ou deux minutes en se demandant ce qu'elle ferait ensuite, lorsque tout à coup un valet de pied en livrée sortit en courant du bois. — Alice le prit pour un valet de pied parce qu'il était en livrée ; autrement, à n'en juger que par sa figure, elle aurait dit que c'était un poisson. — Ce Valet-Poisson frappa bruyamment à la porte avec le dos de ses doigts. Un autre valet de pied, avec une figure ronde et de gros yeux, comme une grenouille, lui ouvrit. Alice remarqua que ces deux valets avaient des cheveux poudrés et frisés tout autour de la tête.

Le Valet-Poisson tira de dessous son bras une grande lettre — il aurait pu se mettre presque tout entier dans l'enveloppe — et la tendit à l'autre, en disant d'un ton solennel : — « Pour la Duchesse. Invitation de la Reine à une partie de croquet. » Le Valet-Grenouille répéta cette formule du même ton solennel, en changeant seulement un peu

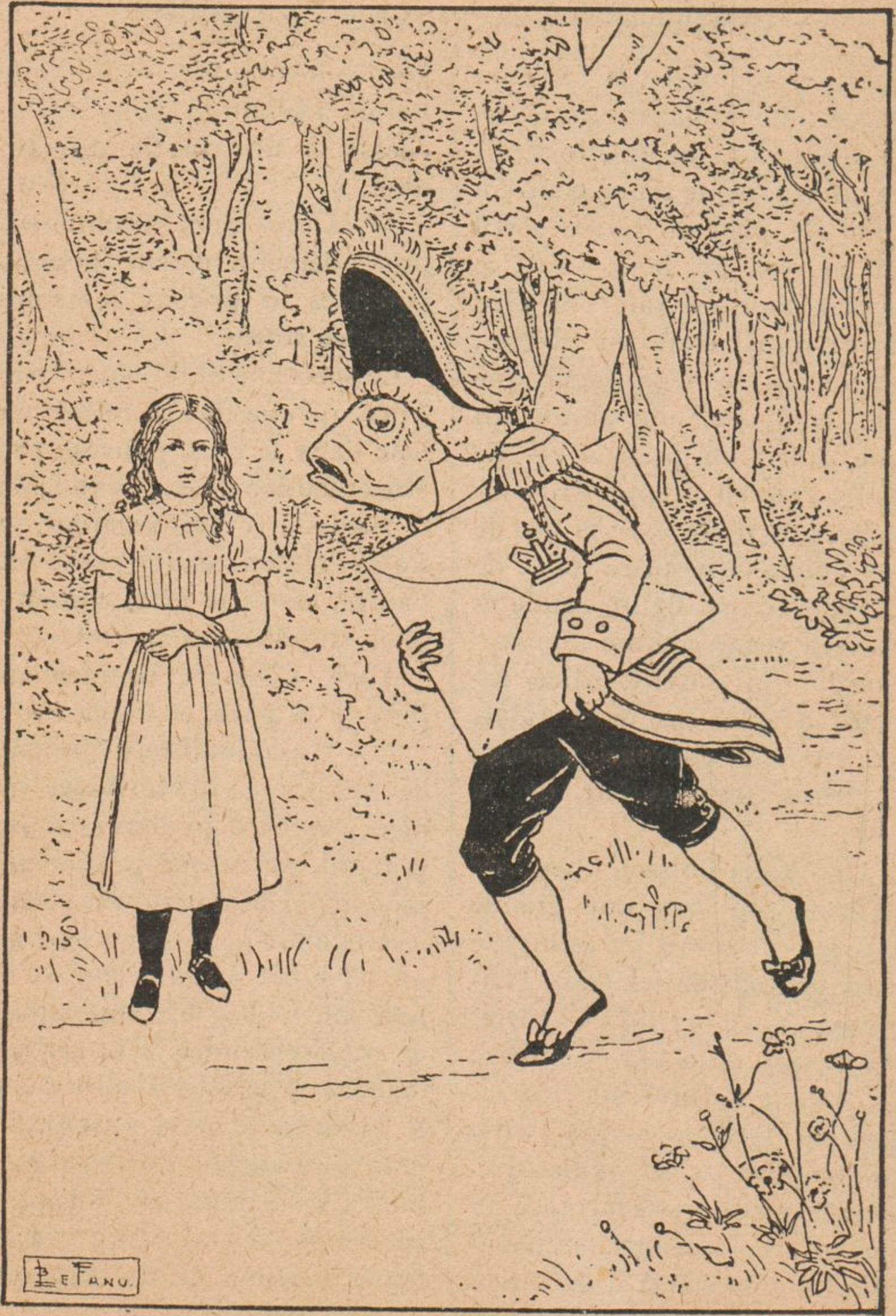
l'ordre des mots : — « De la Reine. Invitation pour la Duchesse à une partie de croquet. »

Alors tous deux s'inclinèrent profondément, et leurs boucles poudrées se prirent les unes dans les autres.

Ce spectacle fit tellement rire Alice, qu'elle dut se retirer en hâte dans le bois, pour ne pas être entendue d'eux. Quand elle se risqua à revenir regarder, le Valet-Poisson était parti, et l'autre, assis par terre, contemplait stupidement le ciel.

Alice s'avança timidement jusqu'à la porte et frappa.

— « Il est absolument inutile de frapper, » dit le Valet de pied, « et cela pour deux raisons. D'abord, parce que je suis du même côté de la porte que vous ; en second lieu, parce qu'ils font un tel bruit à l'intérieur qu'il leur est tout à fait impossible de vous entendre. » Et certainement il se faisait là-dedans le vacarme le plus extraordinaire : on hurlait, on éternuait, sans discontinuer, et, de temps en temps, il y avait un grand fracas, comme si un plat ou



un
pi
po
di
se
Va
tic
en
vo
fr
fa
v
d
p
c
l
F
r
l
c
l
s

une marmite se brisait en mille pièces.

— « Alors, comment ferai-je pour entrer, s'il vous plaît ? » dit Alice.

— « Il y aurait quelque bon sens à frapper, » continua le Valet sans répondre à sa question, « si nous avions la porte entre nous. Par exemple, si vous étiez dedans, vous pourriez frapper, et moi je pourrais vous faire sortir, vous savez. »

A ce moment, la porte s'ouvrit et une grande assiette vola dehors, droit dans la direction du Valet, dont elle érafla le nez, pour aller se casser en miettes contre un des arbres derrière lui.

— « Comment dois-je faire pour entrer ? » demanda de nouveau Alice d'une voix plus haute.

— « Mais devez-vous entrer ? » dit le Valet de pied. « C'est là la première question, vous savez. »

Rien n'était plus vrai ; mais Alice ne fut pas flattée qu'on le lui dit ainsi. « C'est réellement terrible, murmura-t-elle à part soi, la façon dont toutes ces créatures ergotent. Il y a de quoi vous rendre folle ! »

La porte ouvrait directement sur une grande cuisine, qui était pleine de fumée.

Au milieu, la Duchesse était assise sur un escabeau à trois pieds, avec un bébé sur les genoux. La cuisinière se penchait au-dessus du feu, remuant un grand chaudron qui paraissait plein de soupe.

— « Il y a certainement trop de poivre dans cette soupe, » se dit Alice en faisant tous ses efforts pour ne pas éternuer.

Il y en avait certainement trop dans l'air. La Duchesse elle-même éternuait de temps en temps ; et le bébé éternuait et hurlait alternativement, sans un moment d'arrêt. Les seuls êtres qui n'éternuassent pas dans la cuisine étaient la cuisinière et un gros chat assis sur le foyer et qui avait l'air de rire d'une oreille à l'autre.

— « Voudriez vous, s'il vous plaît, me dire, » commença Alice un peu timidement, car elle n'était pas tout à fait sûre s'il était séant à elle de parler la première, « pourquoi votre chat ricane comme ça ? »

— « C'est un chat du comté de Chester, » dit la Duchesse ;



LA DUCHESSE ÉTAIT ASSISE, UN BÉBÉ SUR LES GENOUX!

« et c'est là pourquoi.... Cochon ! »

Elle jeta ce dernier mot avec un tel éclat de voix qu'Alice en sursauta ; mais elle vit aussitôt que le mot s'adressait au bébé et non pas à elle ; elle reprit donc courage et parla encore :

— « Je ne savais pas que les chats du comté de Chester ricanaient. »

— « Vous ne savez pas grand'chose ; c'est un fait ! » prononça la Duchesse.

La cuisinière retirait le chaudron de soupe du feu ; aussitôt après elle se mit à lancer à la Duchesse et au bébé tout ce qui se trouvait sous sa main. La sarabande commença par les pincettes, la pelle et le tisonnier, et continua par une averse de casseroles, d'assiettes et de plats. La Duchesse n'y faisait aucune attention, même quand elle était touchée ; et le bébé hurlait déjà si fort auparavant qu'il était tout à fait impossible de dire si les coups lui faisaient mal ou non.

— « Oh ! faites attention à ce que vous faites s'il vous plaît ! » criait Alice en sautant de côté et d'autre, au comble

de l'effroi. « Oh ! c'en est fait de son cher petit nez ! » ajouta-t-elle pendant qu'une casserole d'une grandeur exceptionnelle volait si près de la figure du bébé qu'il s'en fallut de peu qu'elle ne l'emportât.

— « Si chacun ne se mêlait que de ses affaires, » dit la Duchesse d'une voix grondeuse et enrouée, la terre tournerait plus vite. » Et sur cette parole sentencieuse, elle se remit à balancer enfant, en lui chantant une sorte de berceuse et en lui donnant une violente secousse à la fin de chaque vers :

— « Parlez au bébé rudement ;
Battez-le quand il éternue ;
Il sait qu'il agace maman ;
Que maman n'en soit point émue ! »

EN CHOEUR.

(*La cuisinière et le bébé s'y joignant*) :

— « Ouoh ! ouoh ! ouoh ! »

En chantant le second couplet de cette berceuse, la Duchesse secouait si violemment le bébé de haut en bas, et le pauvre petit être hurlait si fort qu'Alice en put à peine entendre les paroles :

— « Je parle au bébé rudement,
Je le bats quand il éternue ;
Car le poivre à peine il le sent,
S'il craint la fessée à main nue ! »

EN CHŒUR.

— « Ouoh ! ouoh ! ouoh ! »

— « Tenez, vous pouvez le bercer un peu, si vous voulez, » dit la Duchesse à Alice en lui lançant le bébé. « Il faut que j'aie m'apprêter, pour jouer au croquet avec la Reine. » Et elle se précipita hors de la pièce. Au moment où elle sortait, la cuisinière lui jeta une poêle à frire, qui la manqua de bien peu.

Alice prit le bébé assez difficilement, car c'était une petite créature bizarrement conformationnée, qui tendait ses bras et ses jambes dans toutes les directions, « tout comme une étoile de mer, » pensa Alice. Le pauvre marmot ronflait et renâclait ainsi qu'une machine à vapeur quand elle le saisit, et il ne cessait de se plier en deux et de se redresser brusquement comme par le jeu d'un ressort, de sorte que, pendant une ou deux minutes, elle eut toutes les peines du monde à le tenir.

Dès qu'elle eut trouvé la bonne manière de le bercer dans ses bras, elle le porta dehors en plein air. — « Si je n'emporte pas cet enfant avec

moi, » pensait-elle, « ils le tueront certainement en un ou deux jours. Ne serait-ce pas un meurtre de ma part, si je le laissais ? » Elle avait exprimé sa pensée tout haut, et le petit lui répondit par un grognement — il avait déjà cessé d'éternuer. — « Ne grognez pas, » dit Alice ; « ce n'est pas du tout convenable. »

Le bébé grogna de nouveau. Alice regarda avec beaucoup d'attention sa figure pour se rendre compte de ce qu'il avait. Il n'était pas douteux qu'il n'eût le nez fort retroussé et beaucoup plus semblable à un groin qu'à un vrai nez ; il avait aussi les yeux extrêmement petits pour un bébé ; en somme, sa tournure générale ne plut pas du tout à Alice.

— « Si vous êtes sur le point de vous transformer en cochon, mon cher, dit-elle gravement, jé ne veux plus avoir rien à faire avec vous. Faites-y attention. »

Ils continuèrent quelque temps d'avancer en silence ; quand, tout à coup, il grogna de nouveau, et si violemment qu'elle le regarda avec inquiétude. Cette fois, il ne pouvait



LE CHAT DU COMTÉ DE CHESTER.

y avoir d'erreur : c'était un cochon, ni plus ni moins, et Alice se dit qu'il serait parfaitement absurde de sa part de le porter plus longtemps.

Elle déposa donc le petit être et se sentit très soulagée lorsqu'elle le vit s'en aller en trotinant sous bois.

— « S'il avait grandi, » se dit-elle, « il aurait fait un enfant terriblement laid, tandis que c'est un assez joli cochon, je suppose. » Et elle pensait à d'autres enfants de sa connaissance, qui feraient très bien en cochons, quand la vue subite du Cheshire (1) Chat, perché sur une branche d'arbre à quelques mètres d'elle, la fit tressaillir.

— « Cheshire Minet, » commença-t-elle assez timidement, — car elle ne savait pas si ce nom lui plairait, mais elle se rassura en voyant qu'il élargissait encore son rire ; « voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, quel chemin je dois prendre pour m'en aller d'ici ? »

— « Cela dépend beaucoup de l'endroit où vous voulez aller, » dit le Chat.

— « Ça m'est à peu près égal, » dit Alice.

— « Alors le chemin que vous prendrez n'importe guère, » repartit le Chat.

— « Pourvu que j'arrive *quelque part*, » ajouta Alice en manière d'explication.

— « Oh ! vous êtes sûre d'y arriver, à la seule condition que vous marchiez assez longtemps, » répliqua le Chat.

Cette observation parut à Alice indéniable, indiscutable même ; aussi passa-t-elle à une autre question. — « Quels sont les gens qui demeurent dans les environs ? »

— « Dans cette direction-là », dit le Chat en étendant sa patte droite, « demeure un Chapelier ; et par là » — il étendait la patte gauche — « demeure un Lièvre de Mars. Allez voir celui que vous voudrez, ils sont tous deux fous. »

— « Mais je ne tiens pas à aller parmi des fous, » déclara Alice.

— « Oh ! vous ne pouvez pas éviter ça », dit le Chat. « Nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Vous êtes folle. »

(1) Du comté de Chester.

— « Comment savez-vous que je suis folle ? » demanda Alice, inquiète et peu flattée.

— « Vous devez l'être, sans quoi vous ne seriez pas venue ici. A propos, jouez-vous au croquet avec la Reine aujourd'hui ? »

— « J'en serais enchantée, » répondit Alice ; « mais je n'ai pas encore été invitée. »

— « Vous me verrez là-bas, » fit le Chat, qui disparut.

Alice n'en fut que médiocrement surprise ; elle s'habitua de plus en plus aux événements Lizarres. Pendant qu'elle regardait la place qu'il occupait tout à l'heure, il y reparut soudain.

— « A propos, qu'est devenu le bébé ? » dit-il. « J'allais oublier de m'en informer. »

— « Il s'est changé en cochon, » répondit Alice.

— « Je le pensais bien, » dit le Chat qui s'évanouit de nouveau.

Alice resta un instant immobile, s'attendant à demi à le revoir ; mais comme il ne se montrait pas, elle se dirigea du côté où on lui avait dit que le Lièvre de Mars demeurait. — « J'ai déjà vu des chapeliers, » se disait-elle ; le Lièvre de Mars sera de beaucoup le plus inté-

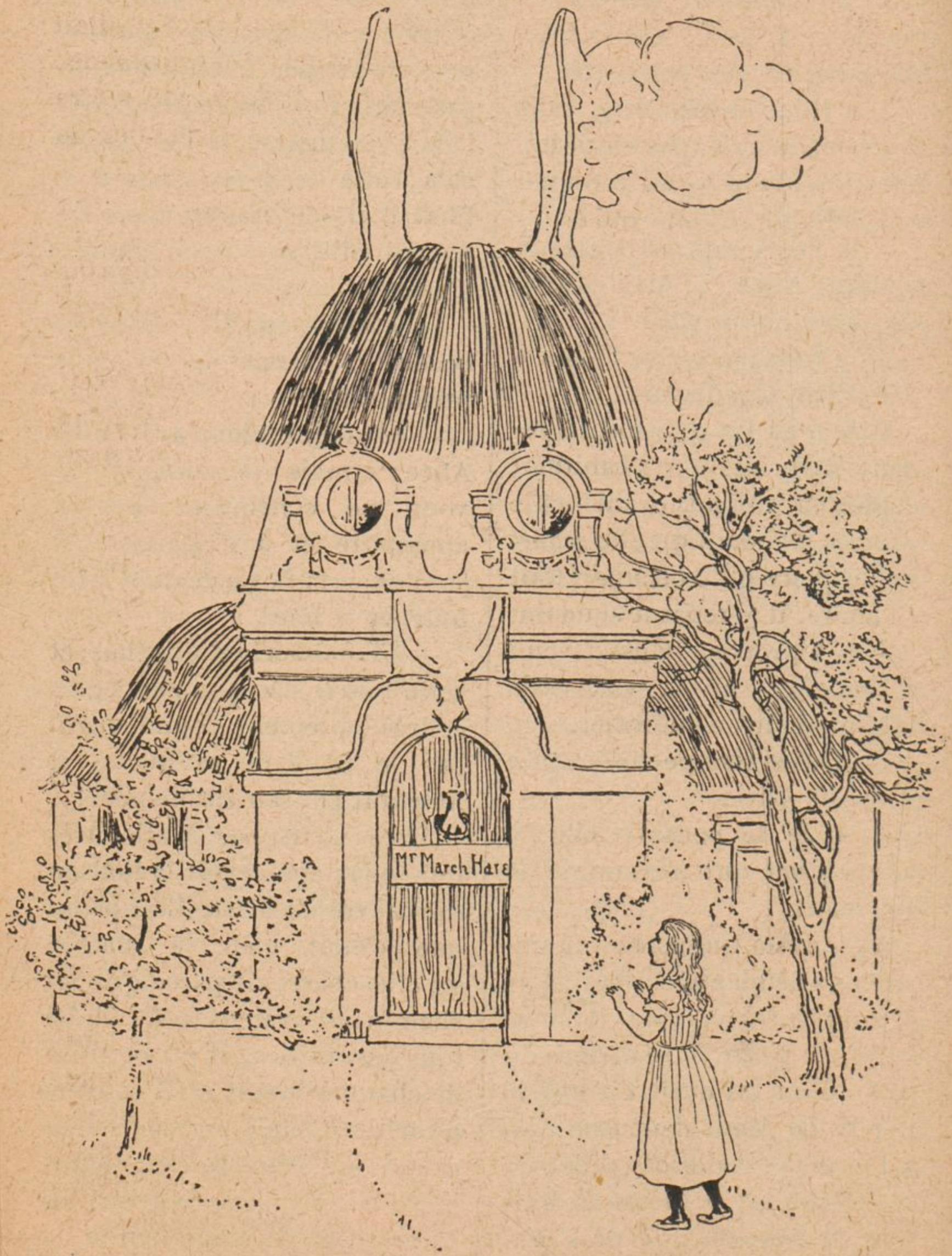
ressant des deux, et peut-être, comme nous sommes en mai, ne sera-t-il pas fou furieux — pas aussi fou, du moins, qu'il l'était en mars. » En disant cela, elle leva les yeux : le Chat était de nouveau perché devant elle sur une branche d'arbre.

— « Avez-vous dit cochon ou cocon ? » demanda-t-il sans préambule.

— « J'ai dit cochon, » répondit Alice ; « mais je souhaite que vous ne continuiez pas à apparaître et à disparaître si subitement ; il y a de quoi faire tourner la tête ! »

— « Très bien ! » dit le Chat ; et cette fois il s'éclipsa par degrés et très lentement, commençant par le bout de sa queue et finissant par son ricanement.

Alice n'eut pas à aller très loin pour apercevoir la maison du Lièvre de Mars. Elle pensa que c'était bien la maison qu'elle cherchait parce que les cheminées avaient la forme de longues oreilles, et qu'en guise de chaume le toit était couvert de poils. C'était une maison si grande qu'avant de s'en approcher, elle crut bon de grignoter le morceau de champignon de



LA MAISON DU LIÈVRE DE MARS.

sa main gauche, de façon à atteindre une taille de soixante centimètres environ. Même après avoir pris cette précaution, elle ne s'avança que timi-

dement, se disant : « S'il allait être fou furieux, tout de même ! Je regrette presque de n'être pas allée voir le Chapelier de préférence. »

CHAPITRE VII. — UN THÉ LOUFOQUE

Il y avait une table dressée sous un arbre, devant la maison. Le Lièvre de Mars et le Chapelier y prenaient le thé ; un Loir, assis entre eux deux, dormait profondément.

La table était grande ; mais les trois convives s'étaient placés à une extrémité, du même côté et serrés les uns près des autres.

— « Pas de place ! Pas de place ! » crièrent-ils en voyant venir Alice. — « Il y a de la place, et beaucoup ! » dit avec indignation Alice, qui s'assit dans un grand fauteuil au bout de la table.

— « Un peu de vin ? » dit le Lièvre de Mars.

Alice regarda sur la table ; il n'y avait rien que du thé. — « Je ne vois pas de vin, » dit-elle.

— « Il n'y en a pas, » répliqua le Lièvre de Mars.

— « Alors il n'est pas très poli de votre part d'en offrir, » repartit Alice froissée.

— « Il n'est pas très poli de

votre part de vous asseoir sans y être invitée, » riposta le Lièvre de Mars.

— « Je ne savais pas que c'était *votre* table. Elle est servie pour beaucoup plus de trois personnes. »

— « Vos cheveux ont besoin d'être coupés, » intervint le Chapelier.

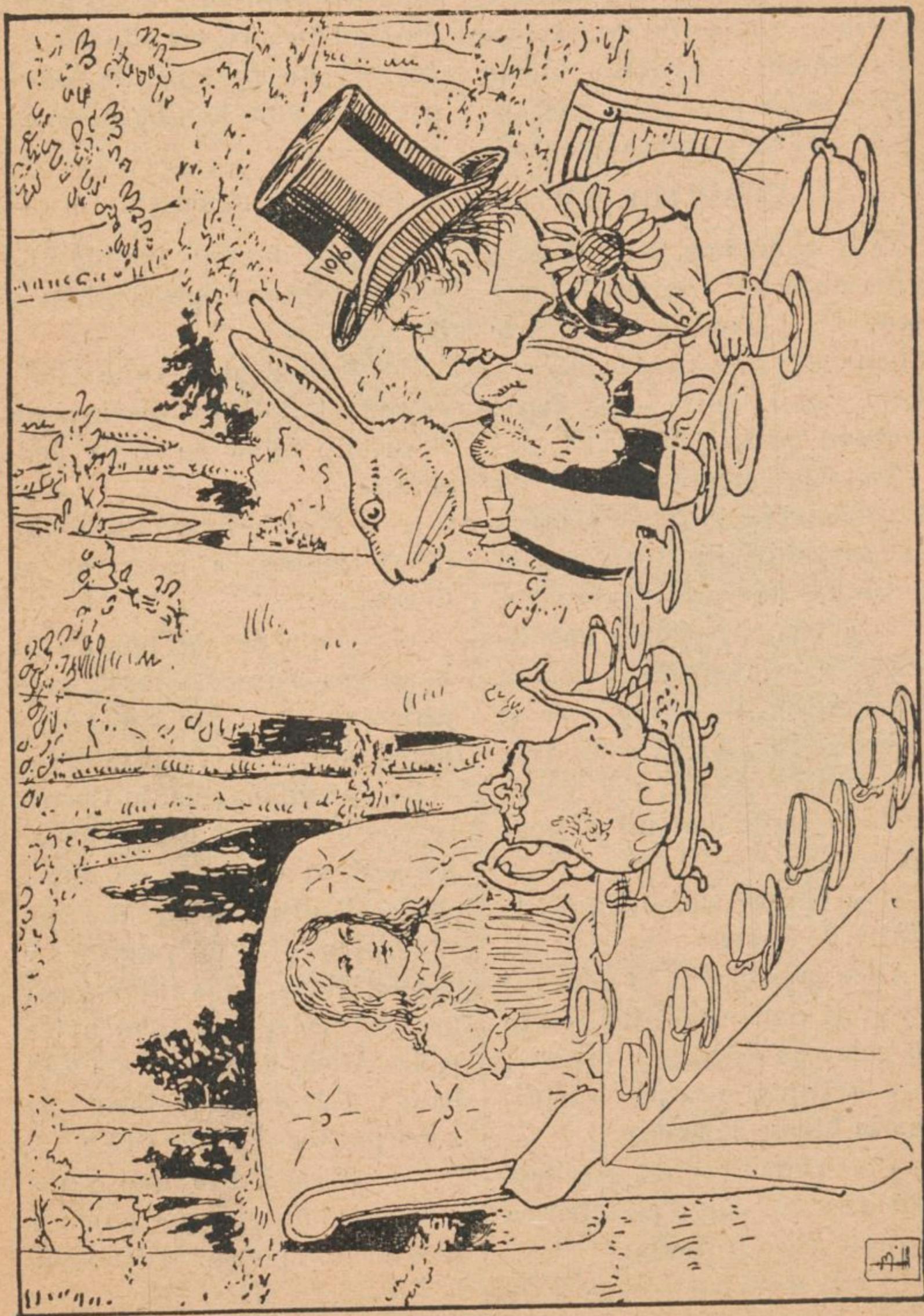
— « Vous devriez apprendre à ne pas faire des remarques personnelles, » dit Alice d'un ton sévère. « C'est grossier. »

En entendant cela, le Chapelier ouvrit de très grands yeux, mais il se contenta de dire :

— « Pourquoi un corbeau ressemble-t-il à un pupitre ? »

— « Allons, nous allons avoir un peu de divertissement ! » pensa Alice, et elle ajouta tout haut : « Je suppose bien que vous pouvez deviner ça ? »

— « C'est-à-dire que vous-même vous croyez pouvoir trouver la réponse ? » demanda le Lièvre de Mars.



UN THÉ L'OUFOQUE.

— « Parfaitement, » fit Alice.

— « Alors vous devriez dire ce que vous avez dans l'esprit, » reprit le Lièvre.

Ici la conversation tomba et la compagnie se tut, tandis qu'Alice repassait en sa tête tout ce qu'elle pouvait se rappeler sur les corbeaux et les pupitres — ce qui n'était pas beaucoup.

Le Chapelier rompit enfin le silence. — « Quel jour du mois est-ce ? » demanda-t-il en se tournant vers Alice. Il avait tiré sa montre de sa poche et il la regardait d'un air inquiet, la secouant de temps en temps et la portant à son oreille.

Alice réfléchit un instant et dit : — « Le quatre. »

— « De deux jours en retard ! » soupira le Chapelier. « Je vous disais bien que le beurre ne conviendrait pas au mécanisme ! » ajouta-t-il en fixant sur le Lièvre de Mars des yeux irrités.

— « C'était du beurre de première qualité, » fit observer doucement le Lièvre de Mars.

— « Oui, mais il y est sans doute entré des miettes avec, » grommela le Chapelier. « Vous

n'auriez pas dû le mettre avec le couteau à pain.

Le Lièvre de Mars prit la montre et l'examina d'un air sombre ; puis il la trempa dans sa tasse de thé et l'examina de nouveau ; après quoi, il ne trouva rien de mieux à dire que ce qu'il avait déjà dit : — « C'était du beurre de première qualité, vous savez ! »

Alice avait regardé par-dessus l'épaule du Lièvre avec une certaine curiosité. — « Quelle drôle de montre, » remarqua-t-elle. « Elle dit le jour du mois et elle ne dit pas l'heure qu'il est. »

— « Pourquoi la dirait-elle ? » bougonna le Chapelier. « Est-ce que *votre* montre vous dit en quelle année on est ? »

— « Non, bien entendu, » répondit très promptement Alice ; « mais c'est parce que la même année dure très longtemps sans interruption. »

— « Et c'est justement le cas de la *mienne*, » dit le Chapelier.

Alice se sentit terriblement intriguée. La remarque que venait de faire le Chapelier semblait ne renfermer aucun sens, et cependant elle était, de toute certitude, parfaitement

grammaticale. — « Je ne comprends pas très bien, » dit-elle aussi poliment qu'elle put.

— « Le Loir s'est encore rendormi, » dit le Chapelier; et il lui versa un peu de thé chaud sur le nez.

Le Loir secoua la tête avec impatience et dit sans ouvrir les yeux : — « Sans doute, sans doute; c'est juste ce que j'allais faire remarquer moi-même. »

— « Avez-vous enfin deviné la devinaille? » reprit le Chapelier en se tournant de nouveau vers Alice.

— « Non, je donne ma langue au chat, » dit-elle. « Quelle est la réponse? »

— « Je n'en ai pas la moindre idée, » déclara le Chapelier.

— « Ni moi, » dit le Lièvre de Mars.

Alice soupira d'un air ennuyé. « Je pense que vous pourriez faire un meilleur usage de cette chose précieuse qui est le temps, » dit-elle, « que de la perdre à proposer des devinailles sans réponse. »

— « Si vous connaissiez le Temps aussi bien que je le connais, » dit le Chapelier, « vous n'en parleriez pas comme

d'une chose : c'est un homme ! »

— « Je ne sais pas ce que vous voulez dire », répondit Alice.

— « Bien entendu, vous ne le savez pas ! » s'écria le Chapelier en hochant dédaigneusement la tête. « J'ose dire que vous n'avez jamais parlé au Temps, ni à sa femme, la Mesure ! »

— « Peut-être bien, » dit Alice sans se compromettre. « Je sais pourtant que j'ai à battre la Mesure quand je prends ma leçon de musique. »

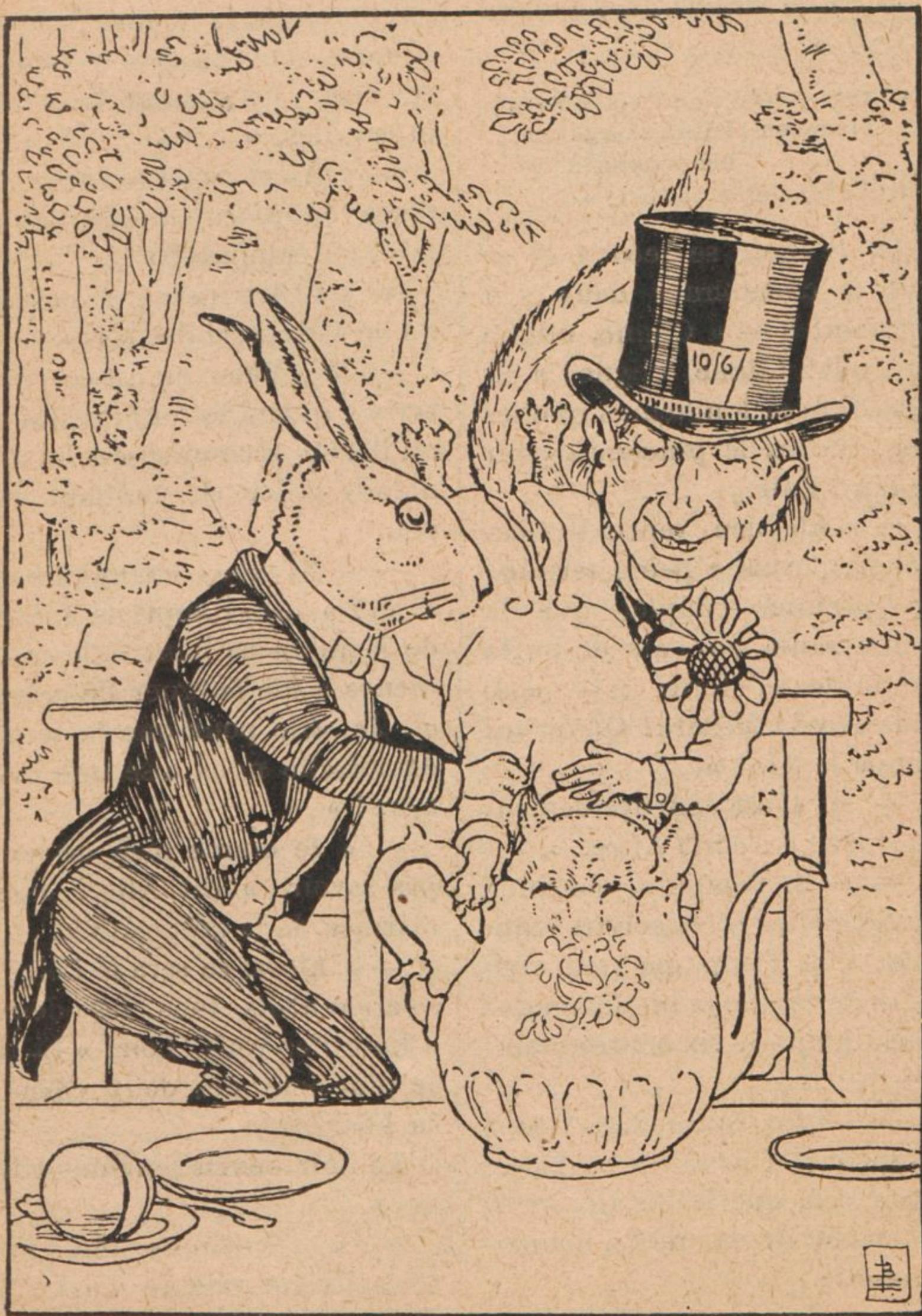
— « Ah ! voilà qui explique tout, » reprit le Chapelier. « Ni lui ni elle ne supportent d'être battus. Le Temps et moi nous nous sommes querellés en mars dernier, juste avant qu'il devînt fou, vous savez »

— et il indiquait le Lièvre de Mars du bout de sa petite cuillère. — « C'était au grand concert donné par la Reine de Cœur, où j'avais à chanter :

« Cligne de l'œil, cligne, chauve-souris ;
Que de ton vol hardi tu m'émerveilles ! »

— « Vous savez la romance, peut-être ? »

— « J'ai entendu quelque chose qui y ressemble, » dit Alice.



EN TRAIN DE FOURRER LE LOIR DANS LA THÉIÈRE.

— « Elle continue ainsi, vous savez ? »

« Vas-tu voler jusques au Paradis,
Comme un plateau chargé de
fleurs vermeilles ?
Cligne, cligne de l'œil ! »

Ici le Loir se secoua et se mit à chanter dans son sommeil : — « Cligne, cligne de l'œil ! Cligne, cligne ! » Et cela dura si longtemps que les deux autres le pincèrent pour le faire finir.

— « Eh bien, reprit le Chapelier, j'avais à peine terminé ce premier couplet que la Reine sauta en l'air et hurla de toute sa force : — « Il massacre la Mesure ! Qu'on lui coupe la tête ! »

— « C'est effroyablement sauvage ! » s'écria Alice.

— « Et depuis », continua le Chapelier d'un accent lugubre, « le Temps ne veut rien faire de ce que je lui demande ! Il est toujours six heures maintenant. »

Une idée lumineuse vint à l'esprit d'Alice. — « Est-ce pour cela que le thé est servi pour tant de monde ? » demanda-t-elle.

— « Oui, c'est pour cela, » dit le Chapelier avec un soupir.

« Il est toujours l'heure du thé, et nous n'avons pas le temps de laver les tasses dans les intervalles. »

— « Alors vous avancez de place en place autour de la table, je suppose ? »

— « Exactement ; à mesure qu'on s'est servi des tasses. »

— « Mais qu'est-ce qui arrive, quand le tour est fini et qu'il faut recommencer ? » demanda Alice en hésitant un peu.

— « Si nous changions de sujet ? » interrompit le Lièvre de Mars en bâillant. « Je commence à me fatiguer de celui-ci. Je vote pour que la jeune demoiselle nous dise une histoire ! »

— « Je crains bien de n'en pas savoir, » dit Alice, assez alarmée de la proposition.

— « Alors, ce sera le Loir ! » s'écrièrent-ils tous les deux. « Réveillez-vous, Loir ! » Et ils le pinçaient des deux côtés à la fois.

Le Loir ouvrit lentement les yeux.

— « Dites-nous une histoire ! » lui cria le Lièvre de Mars.

— « Et dépêchez-vous, ou

vous vous rendormirez avant la fin ! » ajouta le Chapelier.

— « Il était une fois trois petites sœurs », commença le Loir avec une grande volubilité, « dont les noms étaient Elsie, Lacie et Tillie, et elles demeuraient au fond d'un puits ?... »

— « De quoi vivaient-elles ? » interrompit Alice.

— « Elles vivaient de mélasse, » répondit le Loir après avoir réfléchi une ou deux minutes.

Alice essaya un instant de se figurer à quoi un genre de vie si extraordinaire pouvait bien ressembler, mais cela l'embarassa trop, et elle demanda : « Pourquoi demeuraient-elles au fond d'un puits ? »

Le Loir prit encore une ou deux minutes pour y songer et finit par dire : — « C'était un puits de mélasse. »

— « Il n'existe rien de semblable ! » s'écria Alice qui commençait à s'impatienter. Mais le Chapelier et le Lièvre de Mars poussèrent en chœur des « Chut ! chut ! » et le Loir déclara d'un ton maussade : « Si vous ne pouvez pas être polie, vous feriez mieux de vous

finir l'histoire à vous-même. »

— « Non, je vous en supplie, continuez ! » dit Alice très humblement. « Je n'interromprai plus. Je veux bien croire qu'il peut y en avoir un. »

— « Un, vraiment ! » s'écria le Loir avec indignation. Néanmoins, il consentit à continuer. « Ainsi donc, ces trois petites sœurs — elles apprenaient à dessiner, vous savez... »

— « Qu'est-ce qu'elles dessinaient ? » dit Alice, oubliant tout à fait sa promesse.

— « De la mélasse, » dit le Loir, sans réfléchir du tout, cette fois.

— « J'ai besoin d'une tasse propre, » interrompit le Chapelier. « Reculons tous d'une place ! »

Il recula en parlant et le Loir le suivit ; le Lièvre de Mars se mit à la place du Loir, et Alice, assez à contre-cœur, prit celle du Lièvre de Mars. Le Chapelier était le seul qui tirât un avantage quelconque de ce changement ; Alice surtout était beaucoup plus mal qu'auparavant, car le Lièvre de Mars venait de renverser le pot au lait dans son assiette.

Alice ne voulait pas offenser

le Loir de nouveau, aussi prite-elle de grandes précautions pour dire : — « Mais excusez-moi, je ne comprend pas. D'où tiraient-elles leurs modèles pour dessiner, puisqu'elles étaient dedans ? »

— « On tire de l'eau d'un puits d'eau, » dit brusquement le Chapelier. « Alors, je présume qu'on peut tirer de la mélasse d'un puits de mélasse, eh, petite stupide ! »

Cette grossièreté était plus qu'Alice n'en pouvait supporter. Elle se leva et s'éloigna avec dégoût. Le Loir se rendormit immédiatement, et aucun des deux autres ne fit la moindre attention à son départ ; pourtant elle regarda une ou deux fois dernière elle, espérant à demi qu'ils la rappelleraient. Au dernier regard qu'elle leur jeta, ils étaient en train de fourrer le Loir dans la théière.

— « En tout cas, je ne reviendrai jamais là, » dit Alice en se frayant un chemin à travers le bois. « C'est le thé

le plus stupide auquel j'aie assisté de ma vie ! »

Comme elle disait ces paroles, elle remarqua qu'un des arbres avait une petite porte donnant dans son intérieur. « C'est très curieux, » pensa-t-elle. « Mais tout est curieux aujourd'hui ; je ne cesse de le répéter. Je crois que je ferai aussi bien d'entrer là tout de suite. » Et elle entra.

De nouveau elle se trouva dans la longue salle, près de la petite table de verre. — « Cette fois, je vais mieux m'y prendre, » se dit-elle. Elle commença par s'emparer de la petite clef d'or et par ouvrir la porte qui menait dans le jardin. Alors elle se mit à grignoter un des fragments du champignon, qu'elle gardait dans sa poche, jusqu'à ce qu'elle eût à peu près trente centimètres de haut ; puis elle traversa le petit passage et elle se trouva enfin dans le magnifique jardin, parmi les parterres de fleurs éclatantes et les fraîches fontaines.

Tous les écoliers ont besoin d'un

DICTIONNAIRE LAROUSSE



C'est aussi un livre indispensable dans la famille. Les petits **Dictionnaires Larousse** sont les meilleurs de tous les dictionnaires manuels, les plus complets, les plus pratiques, les mieux illustrés. Ils sont

toujours
à jour.

Trois éditions :

Petit Larousse illustré. 1 664 pages, 5 800 gr., 130 tableaux dont 4 en coul., 120 cartes dont 7 en couleurs. **5 fr.**

Dictionnaire complet illustré, 1 464 pages, 2 500 gravures, 24 cartes, 56 drapeaux en coul. **3 fr. 50**

Nouveau Dictionnaire illustré, 1 224 pages, 2 000 gravures, 24 cartes, 56 drapeaux en coul. **2 fr. 60**

Envoi franco contre mandat-poste.

(Pour le *Petit Larousse illustré*, ajouter 1 fr. pour frais d'envoi dans les localités non desservies par le chemin de fer et à l'étranger.)

En vente chez tous les libraires et marchands de journaux.

